

LE MONDE ILLUSTRE

ALBUM UNIVERSEL

19e ANNEE—No 30

MONTREAL, 22 NOVEMBRE 1902

40 PAGES, 5c. le Numéro



LE MOLLAH COURROUCÉ QUI VIENT DE CHASSER LES ANGLAIS DU SOMALILAND

ALBUM UNIVERSEL

ABONNEMENTS :

UN AN, \$3.00 6 MOIS, \$1.50
4 MOIS, \$1.00 Payable d'avance

NOTRE FRONTISPICE

Le "mad mullah", pour me servir de l'anglicisme consacré par nos quotidiens, a passablement défrayé la chronique canadienne depuis quelques jours. Ce n'est que dernièrement, en effet, qu'il était annoncé à grands renforts de titres, que cet exotique dignitaire, à la tête de tribus soulevées, avait réussi à déloger le général anglais Swayne et ses troupes du Somaliland.

Comme les revers ou les succès des armes britanniques nous touchent de près, en Canada, l'"Album Universel" a trouvé intéressant de faire lier connaissance à ses lecteurs avec le célèbre "Mad Mullah", ou plutôt pour lui donner une appellation française, avec le Mollah courroucé. Par parenthèse, disons tout de suite ce que signifie "mollah". Son étymologie nous éclaire parfaitement. Ce mot, francisé depuis quelques années, vient de l'arabe "moula", qui veut dire seigneur, maître. C'est un titre d'honneur accordé chez les Arabes, les Turcs, aux cheiks, jurisconsultes et, en général, à tout homme recommandable par son savoir et sa piété.

Notre frontispice le représente dans son costume de dignitaire religieux. La vignette du coin nous le montre plutôt dans son rôle d'agitateur politique, parfaitement symbolisé, par la torche qu'il tient d'une main et le cimetière de l'autre.

LE CHATEAU D'EU

Les journaux quotidiens ont annoncé, jeudi, la destruction à peu près complète du château d'Eu, en France, cette antique demeure de la monarchie française. L'"Album Universel" doit à son nom de compléter à cet égard les renseignements donnés par ses grands confrères de la presse quotidienne en publiant une vue photographique de ce monument historique plutôt qu'architectural, puisqu'il ne se composait après tout que d'un vaste bâtiment en briques à pilastres de pierre.



Le château d'Eu était construit sur l'emplacement, historique plutôt qu'architectural, puisqu'il Charlemagne, pour élever une barrière aux incursions des Normands, qui s'en emparèrent vers la fin du IX siècle. Ronlon fut tué sous ses murs en 925, et, deux ans plus tard, Guillaume Longue-Epée, duc de Normandie, vint y rendre hommage à Charles le Simple.

C'est en 1581 que fut commencée, sous la direction de Claude Le Roi, par ordre du duc de Guise, la construction du château qui vient d'être détruit. Cette construction fut achevée par Melé de Montpensier, qui avait une prédilection marquée pour le séjour d'Eu.

Après avoir servi d'hôpital en 1795, le château d'Eu fut désigné, en 1811, comme demeure impériale.

En 1821, Louis-Philippe, alors duc d'Orléans, prit possession du château d'Eu et y fit exécuter d'importants travaux d'agrandissement et d'embellissement.

PORTES OUVERTES

NOS JEUNES PEUVENT COMPTER SUR L'HOSPITALITE DE "L'ALBUM UNIVERSEL"

Au moment de terminer notre mise en page, nous recevons la lettre suivante, qui parle suffisamment d'elle-même :

Montréal, 14 novembre 1902.

M. le directeur de l'"Album Universel",
Monsieur,

Comme nous savons que votre journal est l'organe de tout ce qui mérite d'être encouragé, nous prenons la liberté de vous demander de bien vouloir publier les petites notes qui suivent. Nous croyons que l'art dramatique chez les jeunes mérite d'être encouragé, et c'est la raison pour laquelle nous faisons la présente demande. Nous aurions pu nous adresser à "La Presse", à "La Patrie", au "Journal", mais ces journaux nous auraient probablement refusé, car ils contiennent plutôt de la politique et des annonces que des articles se rapportant à l'art. La réputation de l'"Album Universel" est assez bien établie, comme feuille artistique, que nous n'avons pas hésité à nous adresser à lui. C'est votre journal lui-même qui le prouve, car nous lisons chaque semaine des articles plus ou moins semblables à celui que nous vous envoyons. Donc, si ce n'est pas trop vous demander, veuillez publier aussitôt que possible.

LES DIRECTEURS DU CERCLE DU DRAPEAU.

Nous nous exécutons de bonne grâce. Voici l'entrefilet en question :

LES PAUVRES DE PARIS.

Tel est le titre du grand drame en 5 actes que donnera le Cercle du Drapeau, mardi, le 25 novembre à la salle de la Garde Napoléon, coin St Louis et Clark, St Louis du Mile-End. Nous conseillons à tous ceux qui aiment à voir nos jeunes à l'œuvre, d'assister à cette représentation. La troupe qui interprétera Les Pauvres de Paris ne contient pas d'artistes de génie, mais les amateurs qui interpréteront les principaux rôles sont excellents.

Le rôle de Pierre, celui de Planterose, celui de Villebrun, ont été confiés à MM. H. J. Tremblay, C. Gauthier et A. Thomas respectivement. M. Jos. Martial, qui fut tant applaudi au Cercle Dramatique Canadien, est aussi de la distribution. M. C. Gauthier, qui jouera "Planterose", a interprété à la Salle Ste Brigide, et avec succès, le rôle de Bernier de la même pièce. Il connaît Les Pauvres de Paris dans tous les détails, et c'est lui qui dirige les répétitions, assisté de M. Hub. Tremblay. Le reste de la distribution comprend MM. L. Meunier, R. Déchatelet (Bigot), G. Lafranchise (Léon), Elz. Boucher, G. Lesage, L. Véna, A. Loriot, etc. La pièce est parfaitement sue et la mise en scène est excellente. En un mot, tout fait prévoir pour cette soirée du 25 courant, un excellent succès. Que tous ceux qui aiment à voir jouer un beau drame, à entendre de la bonne musique, et qui tiennent à encourager nos jeunes, se rendent à la salle de la Garde Napoléon, mardi, le 25 novembre. Le Cercle du Drapeau se propose d'avoir du succès, et il en aura. Les prix d'admission sont de 10, 15 et 25 centimes. Le Cercle des Variétés, sous la direction de M. Henri Landry, assistera en corps au début de l'un de ses confrères.

LE COIN DES AMATEURS-PHOTOGRAPHES

11e CAUSERIE

Les photographies appelées "Clair de lune" se font comme suit : poser du côté du soleil, lorsqu'il est momentanément voilé par des nuages, (plus ils seront opaques et gros, plus l'effet sera joli), exposer assez court et développer pour les fortes lumières seulement, sans occuper du reste de la plaque, si transparente qu'elle puisse être ; au moment de l'impression, ces parties seront presque noires et sans détail, c'est naturel alors, puisque le soir, on suppose des choses dans l'ombre, tandis que le sommet est comme éclairé par la lune.

Les "Gost pictures." J'avoue n'en pas connaître la traduction fidèle en français ; je vais tout

de même en expliquer l'origine. Il peut arriver qu'ayant le dos tourné à la lumière, une fenêtre qui tourne ou quelque autre chose de mobile et brillant peuvent, même de très loin, projeter dans l'objectif des choses assez curieuses à voir, exemple : un groupe de personnages dont l'un ayant une partie de mur en briques à la place de la poitrine. Le soleil couchant surtout, est excessivement dangereux.

Connaissez-vous l'écran jaune ? un simple morceau de verre encadré d'un cercle métallique, ou un réservoir minuscule composé d'un cercle et de deux verres blancs. Lorsqu'on se sert d'un verre tout simplement, il y en a de plusieurs nuances ; ceux-ci sont préparés au Bichromate de Potasse, de même que le liquide contenu dans ce réservoir, dont la couleur peut varier à l'infini.

Ils peuvent être placés en avant ou en arrière de l'objectif ; j'ai obtenu de bons résultats en m'en servant en avant ; avec une couleur assez foncée, j'ai exposé 20 secondes là où 1-50 eût suffi, et le temps de pose était très-bien. J'ajoute, pour le débutant, que ceci ne peut servir à poser des sujets mobiles.

Le rôle de l'écran jaune est de balancer les lumières, fortes et faibles, et de donner une uniformité, un fouillis, qu'il serait impossible d'avoir avec une pose courte, surtout pour un ciel, ou bien, à l'encontre de la lumière. Avoir celle-ci en face ou pas assez de côté pour que l'objectif soit à l'abri des reflets d'en haut, ça s'appelle poser dans des conditions désastreuses, et rater son sujet.

Bichlorure de Mercure : Substance blanche, composée, poison violent. Sert à intensifier, noircir et rendre plus riches en lumières, les clichés faibles, plats ou sans vigueur.

Bicarbonate de Soude (Soda à pâte) : Poudre blanche. Sert à neutraliser le bain d'or trop acide, et produit les tons pourpres.

AVANT DE NAITRE

Je me souviens... c'était avant que je sois né ;
Mon âme voltigeait dans la campagne blonde,
Elle buvait aux fleurs que la rosée inonde...
C'était dans un pays toujours illuminé
Le jour par le soleil, la nuit par les étoiles.
Je me souviens... c'était avant que je sois né.
Mon âme allait sur l'onde avec les blanches voiles
Des barques qui voguaient entre le ciel et l'eau
Parmi le crépuscule, à l'heure où le halo
De l'astre rayonnant s'élargit dans l'espace.
Mon âme s'en allait avec le vent qui passe,
Avec le vent qui chante et qui apprend des chansons ;
Elle adorait surtout les notes argentines
Des Anges qui vont mourir sur les buissons
Ouvrant à l'aube, au soir fermant les églantines.
Mon âme allait parfois jusqu'au fond des toits
[beaux
Porter des pleurs cueillis sur la robe des veuves ;
Elle amassait en soi les songes purs et beaux
Que font les nénupars ouverts sur l'eau des fleuves
Là-bas, très loin, dans un pays illuminé...
Je me souviens... c'était avant que je sois né.

RAPHAEL ARVOR.

PENSÉES

Le petit verre, combiné avec la lecture du journal, contient toutes les révolutions de l'avenir.

N'oublie jamais que les autres compteront sur toi, et que tu ne dois pas compter sur eux.

C'est à l'éducation des femmes qu'il faut s'appliquer surtout, car chaque mère est une école.

MICHELET.

Il y a des âmes — il en existait dans l'antiquité et il en existe encore — qui n'aiment le mal que faute de n'avoir pu apprendre à aimer le bien.

Ce que nous avons de bon en nous, nous en doutons, et le bonheur que nous avons sous la main, nous le jetons de côté.

Petite Revue Illustrée

PAR LE RÊVEUR



Les Doukhobors ont réintégré leurs villages de l'Assinibola pour y avoir été ramenés de force, dit-on, par les autorités fédérales. Ce n'est pas vrai : il y ont été ramenés à l'aide d'une supercherie religio-prestidigitato-politique, supercherie monumentale que je crois de mon devoir de révéler au public.

Au lendemain de la conquête de l'Algérie par la France — pardon si je prends l'affaire d'aussi loin, mais c'est bien postérieur au déluge — oui, au lendemain de la conquête de l'Algérie par la France, disons vers 1842, les populations du littoral africain, soustraites naturellement à l'autorité de leurs chefs militaires, tombèrent plus naturellement encore sous l'autorité de leurs chefs religieux. Des semaines et des mois durant elles furent prêchées par les derviches qui leur annonçaient, nonobstant leur récente défaite, la venue prochaine du Maître de l'Heure ou du Dominateur du Moment, prédit par le Coran, du Mahdi autrement dit.



Cette prédication des derviches avait un caractère exclusivement religieux, et le gouvernement français ne s'en émut pas autrement. Mais un beau jour, emportés par leur fanatisme, quelques-uns de ces derviches se disant inspirés par Mahomet et même par Allah, conseillèrent aux tribus conquises depuis un an à peine d'abandonner leurs douars et de se porter au-devant du Mahdi, qui, d'après la prédiction du Coran, devait leur venir de l'Est.

Le gouvernement français ne fut pas lent, cette fois, à saisir le danger de la situation.

Discuter avec ces braves enfants du désert était peine inutile. Tenter de la force armée pour les retenir chez eux eût été barbare et peut-être dangereux pour une autorité aussi peu solidement établie que la sienne. Bref, il ne savait que faire.

Et, plus activement que jamais, les derviches poursuivaient leur prédication, en l'accompagnant maintenant de prodiges comme eux seuls savent en faire; eux et leurs congénères d'Asie, les fakirs de l'Inde. L'histoire rapporte que, pour prouver l'authenticité de leurs révélations, la divinité de leur mission, quelques-uns de ces soûsaisants inspirés mastiquaient de leurs mâchoires des charbons ardents sans se brûler, dansaient pieds nus sur des coutelas bien aiguisés, sans se blesser.

Que faire en un cabinet, — moins que l'on ne songe ! Ce fut le moins lièvre de tous les ministres qui le premier émit son sentiment : une idée de génie.

— Si qu'on leur répondrait du tac au tac, à ces braves derviches, observa-t-il, et qu'on les discréditât, auprès de leurs co-religionnaires, par des prodiges français encore plus épatants !

Tous, d'ahurissement, regardèrent avec des yeux démesurément ouverts le ministre qui venait d'émettre cet avis.

— Oui, reprit l'ahurisseur, c'est simple comme bonjour; envoyons en Algérie un homme qui satisfera sur place le desideratum religieux des Arabes, en s'annonçant comme le Mahdi cherché par eux. Cet homme



n'aura qu'à leur faire quelques prodiges, quelques tours de passe-passe, pour s'accréditer auprès d'eux mieux encore que les derviches, et quand ce sera fait il ne lui restera plus qu'à leur prescrire au nom de Mahomet et d'Allah de rester chez eux bien tranquilles, et de s'acquitter consciencieusement de toutes leurs obligations civiles et politiques vis-à-vis du gouvernement français.

Un immense éclat de rire accueillit cette proposition.

— La conspiration des rats contre le chat, observe l'un des membres du Conseil.

— Qui attachera le grelot ? reprit un autre.

Entre deux bouffées de cigarette, l'honorable préopinant continua d'un air dégagé : — Nous avons en France un homme capable de jouer dans la perfection ce rôle de Mahdi, de le jouer, par des prodiges, j'oserais dire, plus ressemblant que nature !

— Qui donc est-il ? s'écrièrent d'une seule voix tous les autres ministres.

— Robert-Houdin, répondit tranquillement l'interpellé.

Robert Houdin, le fameux Robert Houdin, dont le nom est prononcé par les prestidigitateurs d'aujourd'hui comme celui du démon de la magie blanche, était à ce moment au comble de sa renommée. Mais qui donc, en dehors d'un ministre à cigarette, eût pensé à lui pour détourner une crise politique ?

Prévenu de ce qu'on attendait de son habileté et de son patriotisme, il s'outilla en conséquence, et quelques jours plus tard, avec tout un assortiment de coutelas à lames rentrantes, de boîtes à double fond, de fusils à canon ouvert des deux bouts, etc., etc., il s'embarquait sur un navire de l'Etat et filait à toute vapeur sur Alger. Quinze



jours plus tard, le fanatisme musulman avait désarmé devant les paroles de paix que lui faisait entendre, au moyen d'interprètes, un derviche plus dervicheur que tous les autres; qui, jouant le rôle de muet, ne s'exprimait que par signes prestigieux, et, pour ajouter au mystère, n'apparaissait jamais dans les mosquées que la

tête entièrement couverte d'un grand burnous blanc — d'où son nom scriptural de "Prophète Volé".

C'était Robert Houdin, et ce qu'il leur en fit voir de prodiges, à ces bons mahométans. Il se fit tiler dessus, presque à bout portant, par tout un peloton d'Arabes armés de fusils de dix pieds de long, et sitôt dissipée la fumée de cette fusillade, cracha dans sa main les balles que les Arabes avaient mises ou croyaient avoir mises dans leurs fusils. Vingt fois il se passa à travers le corps les cimenterres empruntés aux cheiks les plus marquants du pays. Il alla jusqu'à escamoter comme une muscade un derviche récalcitrant qui avait osé, en présence de toute une grande assemblée, lui contester sa puissance miraculeuse.



Simple parenthèse tout ce que je viens de dire, mais parenthèse nécessaire à la parfaite compréhension de ce que je veux révéler au public.

On sait que l'hégire des Doukhobors s'est produite au moment de la crise ministérielle à Ottawa. Dans le chambardement causé par cette crise ministérielle, les membres survivants du cabinet avaient assez à faire de pourvoir à leur propre sécurité — "to work their own salvation", comme disait l'un d'eux. Il advint en conséquence un léger désarroi dans les affaires politiques, ce qui permit aux Doukhobors de s'avancer, sans que les gouvernements s'en préoccupassent, jusqu'aux environs de Yorktown. Comme on le sait, ils allaient au-devant d'un messie, après avoir mis à l'abandon leurs bestiaux et leurs maisons.

Aux jours de ce double désarroi — politique fédérale et colonisation du Nord-Ouest — il advint à

M. Marc Sauvalle, de la "Patrie", de rappeler, en sa qualité de Français, devant un agent de la police fédérale à Montréal, cette bien française aventure de Robert Houdin, que je n'ai fait que transcrire plus haut. Comme morale de son histoire, notre estimable autant que philosophe confrère, émit plaisamment l'avis, entre deux sérieuses bouffées de fumée d'une suggestive cigarette turque, que le problème frénético-greco-schismatique qui venait de se poser au Nord-Ouest canadien, était exactement "mutatis mutandis", le problème frénético-islamo-algérien qui s'était posé en la nouvelle colonie française de 1842. Et il ajouta que le célèbre hypnotiseur Onofroff avait tout ce qu'il faut — science divinatoire, idiomme, assurance, etc., — pour rééditer auprès des Doukhobors, au profit du Canada, le tour de force que Robert Houdin avait naguère joué auprès des Arabes d'Algérie, au profit de la France.



La communication n'était pas tombée dans l'oreille d'un sourd. Dix minutes plus tard, notre agent de police fédérale était chez monsieur Onofroff et l'induisait, en s'autorisant du nom de lord Minto, à tenter l'aventure suggérée par monsieur Sauvalle. Le soir même de ce jour, mémorable désormais dans les postes prestidigitato-politico-journalistiques du Canada, le fameux hypnotiseur Onofroff prenait le train de Winnipeg, mieux outillé encore, en fait de gobelets, que ne l'avait été son devancier en magie blanche, le plus que fameux Robert Houdin.

Ce qu'il leur en fit voir de prodiges, à ces bons Doukhobors en quête d'un messie !

Il avait à son service ce puissant agent phénoménifère qui manquait à Robert Houdin : l'électricité. Ce qu'il le mit à contribution !

C'est aux environs de Yorkton qu'Onofroff se présenta aux chercheurs de messie. Il s'était fait une tête opératique plutôt que biblique — perruque blonde et barbe en pointe — et s'avancait au-devant des Doukhobors, monté dans une automobile qui, à l'aide de fils électriques déroulés dans sa course, tenaient l'armature de sa machine en contact avec une puissante dynamo installée dans une maison voisine.

À la vue de ce char de feu arrivant sur eux dans le crépuscule, les Doukhobors se mirent à crier : Elie ! Elie ! Voici le prophète Elie !

Onofroff reçut leurs hommages avec une dignité vraiment olympienne, et leur ayant adressé la parole en russe, les amena facilement à le suivre dans une direction particulière — celle précisément où il avait installé ses autres engins d'épatement.

Sur la route, le cortège des pèlerins fin-de-millénaire croisa un cortège funèbre, spécialement monté pour la circonstance.

— Mort, s'écria Elie, c'est-à-dire Onofroff, lève-toi de ton cercueil !

Et les Doukhobors virent ce spectacle renversant, d'un cadavre raide de mouvement et blême de figure faisant écarter les parois de son cercueil, et se dressant devant eux en soulevant avec un geste théâtral le linceul blanc, maculé de sang (ou de teintures



quelconque), qui avait servi à l'ensevelir vivant.

— Vous avez faim, dit Elie, c'est-à-dire Onofroff; je m'en vais vous rassasier.

L'émule de Robert Houdin sortit d'une cachette pratiquée à l'avance une corbeille de provisions, trouée par le fond, et, l'ayant posée à terre sur une autre ca-



(Suite à la page 717)

LETTRE D'EUROPE

Du correspondant spécial de "l'Album Universel," M. Léon Zor

Paris, 7 novembre, 1902.

Les choses anglaises vous touchent de si près que je crois devoir vous parler un peu longuement de l'affaire du Somaliland, dans laquelle nos bons amis d'outre-Manche ont cru devoir s'embarquer. Je vous dresse, tout d'abord, la carte de cette région peu connue. Je prie vos lec-



teurs de bien constater leurs points cardinaux en consultant ce petit coin de carte détaillé que je vous prie de publier. Le nord se trouve à main gauche et le sud à main droite. D'ailleurs, pour ceux qui sont tant soit peu familiers avec la carte africaine, ils auront bientôt fait de s'orienter par le golfe d'Aden, qu'on distingue très bien. Cette carte nous fait voir très clairement les délimitations de qu'on est convenu d'appeler le Somaliland anglais et le Somaliland italien. Les petites croix indiquent la marche des troupes anglaises.

Jusqu'à présent les Anglais n'ont pas eu trop de succès dans leur expédition. Vous avez dû voir par les dépêches que le capitaine A. S. Corbe, D. S. O., avait été sérieusement blessé. Je vous adresse sa photographie, qui ne manquera pas d'intéresser ses frères d'armes du Canada.



Une photographie que vos lecteurs consulteront avec intérêt, c'est celle du colonel W. H. Manning, que l'Angleterre vient de charger du commandement des troupes dans le Somaliland. C'est à lui qu'est confiée la tâche que je crois passablement difficile de se rendre maître du "Mad Mullah", du Mullah courroucé et des troupes qu'il commande.



Reste à savoir, maintenant, si le colonel Manning aura plus de succès que son prédécesseur, le colonel Swayne, qui, de Erego (voir la carte) a déjà dû se retrancher jusque sur Bohoté. Cette re-

traite ne s'est pas accomplie sans de nombreuses pertes d'hommes.

Un personnage qui joue un rôle important dans cette affaire du Somaliland, c'est **Mar Inger**, que les journaux anglais appellent l'"allié du Mad Mullah".



Être mystérieux que cet Inger ; on le dit ancien officier autrichien, diplomate habile, et militaire consommé. C'est l'ennemi juré de l'Angleterre.



Mais, c'est encore heureux pour l'Angleterre qu'elle ait réussi à se trouver chez les naturels mêmes du pays, un certain nombre d'éclaireurs et d'espions précieux. C'est ainsi que la photographie ci-dessus représente tout un parti d'éclaireurs du Somaliland. Cachés dans le buisson, ils épient les moindres mouvements de l'ennemi. On en voit même un des indigènes grimpé sur une énorme fourmillière, comme il s'en rencontre beaucoup dans le pays, et scrutant l'horizon.

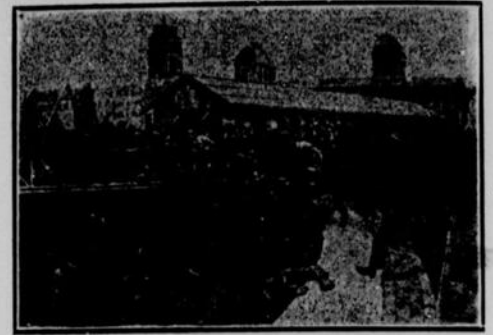


Nombre de journaux anglais ne se gênent pas pour dire qu'il ne fallait pas que l'Angleterre s'embarque dans cette galère. A peine sort-on de l'autre guerre ? disent-ils. La commission d'enquête sur la guerre sud-africaine est encore à siéger. A propos, je vous envoie une photographie représentant les commissaires en séance. A gauche, vous verrez lord Stratheona, votre haut-commissaire à Londres.



Un mot de la réception des Filles de Marie chez Sa Sainteté Léon XIII. Les journaux illustrés ont publié à ce sujet de magnifiques illustrations.

Je vous adresse une photographie de la scène principale. Elle représente le Pape assis dans la Chapelle Sixtine et recevant les aristocratiques pèlerines. Car il ne faut oublier que c'est la comtesse Mazé de la Roche, de Turin, qui s'était mise en tête de ce grandiose pèlerinage, auquel on comptait un millier de participantes, venues de toutes les parties du monde.



Les journaux parisiens parlent beaucoup de la grève de Dunkerke. Je vous envoie deux intéressantes photographies : l'une représente une charge de cavalerie, les émeutiers s'enfuyant par le pont tournant d'une des écluses du port ; l'autre photographie représente l'hôtel de ville de Dunkerke, occupé militairement.



Je termine par le monument du colonel de Villebois-Mareuil, qui vient d'être inauguré à Nantes, dans le square de la Bourse.

Ce monument, dû au sculpteur Raoul Verlet, représente le colonel mourant dans les bras de la patrie, sous les plis du drapeau. Sur le piédestal sont placés deux bas-reliefs du même sculpteur, figurant, l'un, le combat de Boshof et la mort du colonel ; l'autre, un épisode de la guerre de 1870, à laquelle le prit part de Villebois-Mareuil.



M. Sarradin, maire de Nantes, présidait la cérémonie, entouré de sénateurs, de députés et de membres de la famille.

MM. Pierson, ancien consul général du Transvaal, et Grobler, neveu du président Kruger, étaient également présents.

LEON ZOR.

L'importance de l'histoire du Canada

Un article écrit spécialement pour "l'Album Universel," par M. Louis Loranger, docteur en droit



M. LOUIS LORANGER,
docteur en droit

DEPUIS longtemps je désirais attirer l'attention de mes compatriotes sur l'importance qu'il y a pour eux de suivre les cours publics du Monument National. Votre intéressante revue m'en fournit aujourd'hui l'occasion, et je la saisis avec plaisir.

De tous les cours, celui qui devrait surtout vous attirer, chers lecteurs, c'est le Cours d'Histoire.

Combien peu nombreux sont ceux qui connaissent véritablement l'histoire de leur pays ! On apprend très bien l'histoire ancienne, l'histoire du Moyen-Age ; on connaît par cœur les hauts faits d'un Annibal, d'un Epaminondas, de Duguesclin.

Mais demandez à cet érudit de vous détailler les hauts faits de ses pères, leurs découvertes et leurs explorations. Rien, ou presque rien.

Pourquoi cette apathie ? Je l'ignore. Mais voici, chers compatriotes, l'occasion favorable de secouer la torpeur qui nous tient engourdis et de reprendre le temps perdu, en sachant reconnaître par notre encouragement les sacrifices que s'imposent les hommes qui veulent bien mettre gratuitement au profit du peuple les connaissances et les talents dont le Ciel les a doués.

Si l'on voulait songer un peu au plaisir que l'on goûte à étudier l'Histoire, aux avantages que l'on peut en tirer pour sa propre instruction, il n'y aurait pas de famille canadienne qui ne consacrerait une heure par jour à la lecture en commun de quelques feuillets de notre histoire nationale.

Pour nous convaincre de l'importance de l'histoire, jetons un coup d'oeil sur ce qu'ont dit de l'Histoire les savants les plus distingués.

L'Histoire, a-t-on dit, c'est la science des événements et des faits qui se déroulent à travers le temps, ou encore, c'est le récit des événements sociaux dont l'ensemble constitue la tradition. C'est encore, dit plus poétiquement Cicéron, l'institutrice de la vie, le flambeau de la Vérité, l'oeil des nations et le guide de l'humanité.

L'Histoire tire son origine de trois grandes sources :

- 1o De l'expérience propre ;
- 2o De la relation des personnes qui ont vu les faits ou ont pu en avoir connaissance ;
- 3o Des monuments qui l'attestent.

On a discuté longtemps, parmi les savants, si l'Histoire est une science ou un art. L'art, assurément, peut intervenir lorsqu'il s'agit d'exposer au lecteur les vérités que l'on a trouvées, mais il ne faut pas moins considérer l'Histoire comme une science qui a un objet précis et une méthode particulière.

Pour bien comprendre l'étude de l'Histoire, il faut rattacher les faits antérieurs aux faits postérieurs, pour arriver ensuite à ce qui est de l'essence de l'Histoire : la vérité.

Pour arriver à ce résultat, l'Histoire a à son service des sciences auxiliaires : bibliographie, paléographie, numismatique, chronologie, archéologie.

Comme on le voit, l'étude de l'Histoire ne permet de jeter un coup d'oeil en passant sur les beautés que la nature se plaît à répandre autour de nous ; c'est en approfondissant les secrets

qu'elle renferme que l'on parvient à connaître exactement le lieu, la date, l'époque de certains faits historiques très intéressants.

Depuis quelques années, les progrès du Canada et ses belles entreprises ont attiré l'attention des Européens. Des ouvrages spéciaux, des revues savantes et des journaux de toute couleur semblent vouloir tirer notre pays de l'oubli et le faire connaître au monde entier.

Si l'étranger cherche à nous connaître, combien, à plus forte raison, devrions-nous avoir à cœur d'étudier ce que nous avons été, ce que nous sommes et ce que nous sommes appelés à devenir, si nous restons fidèles à notre mission.

C'est par l'Histoire que nous connaissons nos devoirs, nos droits et nos obligations, comme race, dans le développement de notre pays.

N'est-ce pas aux sublimes leçons de l'Histoire que nous devons de connaître la main toute puissante de Dieu dans la destinée des nations ?

Elle étend notre existence à tous les siècles, nous rend contemporains des grands hommes, et nous fait sentir l'obligation d'accroître pour la postérité l'héritage que nous avons reçu de nos ancêtres.

Qui, mieux que l'Histoire, conservera la mémoire des hauts faits de nos pères ?

Qu'un tyran, dit César Cantu, élève des pyramides en témoignage éternel de son orgueil, l'Histoire y gravera plus durablement que sur le granit ce qu'elles coûtèrent de larmes au peuple opprimé, au juste enchaîné ; elle montrera les couronnes tardives mais immortelles qu'elle réserve à la vertu.

L'on a dit quelque part : "Heureux le peuple qui n'a pas d'Histoire". Combien plus heureux, direz-vous avec moi, le peuple qui, à l'instar du nôtre, possède une histoire si riche en pages glorieuses et en sublimes dévouements.

Notre histoire se divise en deux périodes :

- 1o La période française ;
- 2o La période anglaise.

Dans la première partie, nous suivons la lutte ferme et constante de nos pères pour la conquête du sol, contre la barbarie des sauvages et l'envahissement de nos voisins des provinces américaines.

Dans la seconde partie, c'est la lutte morale et politique pour la revendication de notre foi, de notre langue et de nos libertés constitutionnelles.

S'il est vrai que le berceau de notre race a été balancé au son du clairon et de la mitraille, et si nos aïeux se sont illustrés dans les combats et les assauts sanglants et meurtriers, il n'en est pas moins vrai que les débats politiques et parlementaires ont fait se lever une génération d'hommes dont les talents, l'éloquence et le patriotisme nous ont valu l'exercice de nos droits et de nos libertés civiles et religieuses.

Si nous sommes fiers des exploits d'Iberville, de Lévis, de Montcalm, — Papineau, Bédard, Morin, LaFontaine, Cartier n'occupent-ils pas dans nos cœurs et dans l'histoire de notre pays, un rang tout aussi élevé que celui que, par reconnaissance, nous accordons dans notre souvenir à leurs nobles devanciers.

L'étude des moeurs canadiennes nous montrera combien, malgré l'abandon presque volontaire de la France, nous lui sommes cependant restés fidèles.

La Providence a sur nous ses desseins, à nous, Canadiens, de répondre à l'appel en continuant

dans ce pays l'oeuvre commencée il y a bientôt trois siècles par nos héroïques ancêtres.

C'est cette fidélité aux vieilles traditions qui a permis à un auteur de dire avec beaucoup d'esprit que le Canada est dans le Nouveau-Monde une des oeuvres de Dieu accomplie par les Francs, au moyen des Anglais, "Gesta Dei et Anglorum per Francos."

L. Loranger

GRAND-PÈRE ET GRAND-MÈRE

Ah ! le bon temps qui s'écoulait
 Dans le moulin de mon grand-père !
 Pour la veillée on s'assemblait
 Près du fauteuil de ma grand-mère ;
 Ce que grand-mère racontait,
 Comme en silence on l'écoutait
 Et comme alors gaiement trottait
 Le vieux fuseau de ma grand-mère !
 Comme il trottait !
 Et quel bon temps c'était !

Grand-père était un vieux bonhomme,
 Il avait bien près de cent ans ;
 Tout était vieux sous le vieux chaume,
 Hors les enfants de ses enfants,
 Vieille amitié, douce toujours,
 Vieilles chansons, vieilles histoires,
 Vieux souvenirs des anciens jours !

Grand-mère était la gaîté même,
 On la trouvait toujours riant ;
 Depuis le jour de son baptême
 Elle riait en s'éveillant.
 De sa maison, riant assise,
 Elle était l'âme ; aussi depuis
 Que son fuseau reste immobile,
 On ne rit plus dans le pays.

ED. PLOUVIER.

PENSÉES

L'art, c'est l'homme ajouté à la nature.

Il y a des gens qui ont une telle horreur des ingrats qu'ils n'obligent jamais personne .

Les choses changent moins que notre manière de les voir.

Il y a des redites pour l'oreille et pour l'esprit ; il n'y en a point pour le coeur.

Se rencontrer, s'aimer, puis se quitter, c'est l'histoire du coeur humain.

La jalousie est un hommage maladroit que l'infériorité rend au mérite.

L'espérance et le souvenir ont le même charme et le même prestige, c'est l'éloignement.

La fantasmagorie est l'art de faire apparaître des spectres par une illusion d'optique.

Le trop grand empressement à s'acquitter d'une dette est une espèce d'ingratitude.

On croit s'excuser en disant : "J'ai oublié", et c'est l'oubli qui est une faute.

SARAH BERNHARDT

SA RÉCENTE TOURNÉE EN ALLEMAGNE



Il y avait, il n'y a pas superbe et orageuse, sa voix profonde, mordante encore bien longtemps, à et parfois cruelle, c'était la vie et l'expérience, la la Bodinière, un grand passion et l'aventure. L'autre, d'une jeunesse si portrait, celui d'une jeune-frère sous la toque à plume et le manteau flottant ne fille brune au teint du gentil chanteur, avec ses yeux étonnés et lumineux, sa bouche faite pour la mélodie et pour la bleus rêveurs. Elle se tenait debout, dans une de ces banales robes noires à volants et à double jupe, qui furent il y a quelque trente-cinq ans une sorte d'endimanchement classique ; ses bras tombaient un peu abandonnés, ses mains

se joignaient d'un geste simple, et entre le bout de ses doigts distraits roulait la tige d'une belle rose ; on eût dit une gracieuse provinciale ou une Anglaise ingénue, plutôt qu'une ancienne élève du Conservatoire, une débutante du théâtre de l'Opéra. Aussi, devant cette évocation lointaine d'une figure entrée depuis en pleine gloire, aucun nom ne surgissait-il d'abord. Tant de nuances de sentiment, tant d'impressions d'art, de succès, de fortune passant et repassant sur l'original, l'avaient altéré et modifié ! Puis soudain la lumière se faisait, jaillissait de la profondeur du regard, d'un éclair mélancolique au coin de la bouche : "Ah ! Sarah Bernhardt !"

La Sarah Bernhardt des temps préhistoriques ! La Sarah Bernhardt de "François le Champi", celle que George Sand, naïve et subjuguée, comparait à une madone !

La chronique du temps a beau nous raconter que les apparences étaient trompeuses, et que ni l'extrême modestie, ni l'extrême douceur n'étaient dès lors son fait, elle plaisait par cette grâce triste et par ces mines attendries. Comme à toutes les débutantes, on lui faisait passer le répertoire en revue ; on l'essayait aussi dans le drame et dans la comédie modernes. Elle rendait les rôles de demi-teinte avec une mesure parfaite et une exquise sensibilité. Après la petite Mariette du "Champi", Zacharie, fils de Joïada dans "Athalie", miss Anna Damby de "Kean", le "Legs" de Marivaux lui valurent quelques succès aimables. Cependant, elle avait derrière elle six ou sept années de théâtre et une dizaine de créations qu'elle demeurait encore dans le rang. L'éclat inattendu du "Passant", en août 1869, l'en fit sortir tout à coup et pour toujours.

Ceux qui restent du Paris de ce temps-là — et nous savons, hélas ! qu'ils ne sont pas nombreux — se rappellent cette soirée mémorable de la première, Agar et Sarah en scène formant par la différence de leur beauté et de leur talent un duo harmonieux et contrasté. L'une avec sa maturité



Sarah d'après un portrait récent

la Comédie française. Elle y demeura huit années, de 1872 à 1880, huit années qui furent sinon les plus tapageuses, du moins les plus vraiment belles de sa carrière.

Oh ! l'heureux temps que cette période d'ascension pendant laquelle achève de se développer son talent si noble, si pur, si exempt encore de tout charlatanisme et de tout vulgaire savoir faire ! Une haute conscience artistique et un travail incessant fortifient ses incomparables dons ; en s'assurant, en devenant plus ample, sa diction demeure poétique et un peu flottante, comme l'accent même de la rêverie. On peut dire d'elle ce que le vieil Homère disait de ses déesses, qu'elle s'exprime en paroles ailées. Aussi séduit-elle les plus difficiles, non pas seulement la foule, mais l'élite, ceux dont le témoignage reste et fait foi.

Grâce à l'Exposition de 1878, sa réputation s'était étendue au loin, et les quatre coins du monde avaient reçu l'écho de sa voix d'or. Désormais elle est une gloire consacrée et elle règne sur Paris. Ses caprices font événement, elle est le point de mire du reportage. C'est alors, à ce moment de suprême éclat, que Bastien Lepage la fixe en un portrait demeuré célèbre, mais qui paraît aujourd'hui un peu décevant. Au lieu de prendre l'artiste en pleine illusion théâtrale, il nous la montre à la ville, où elle peint, où elle écrit, où elle sculpte, où elle se livre à la fièvre de toutes les fantaisies et de toutes les tentatives. Le profil un peu sec,



Sarah peinte par Bastien Lepage en 1874

la ligne du corps précise et tranchante ; sous le corsage étriqué le buste sans richesse ne prête à aucune illusion de plastique ; le bras collé au flanc ne craint pas de paraître aigu dans la gaine étroite de la manche. On se souvient qu'elle était poitrinaire alors, et que sa maigreur faisait partie de sa célébrité. Avec le protéisme qui lui est particulier, elle sait en faire dans ses rôles de la diaphanéité, de la grâce souffrante, et hors de la scène, une sorte d'excentricité capiteuse et un peu brutale. Rien que l'envolée du chignon roussâtre, étranglé en deux endroits pour former deux houppes, l'une sur la nuque, l'autre sur l'occiput, suffirait à donner son caractère à cette toile. La femme qui pose ainsi, avec une telle raideur, une telle hardiesse insouciance, est en pleine expansion de personnalité, à ce point dangereux et précis où, tous les doutes levés par la continuité des triomphes, on cesse de se subordonner aux objets de son art, pour ramener au contraire son art à soi et en faire son propre moyen. En 1879, Sarah Bernhardt en était presque là. Elle se croyait "essentielle", si l'on peut dire, en restituant au mot tout son sens : dès qu'un être a le malheur de se poser ainsi dans l'absolu, il en résulte tout naturellement un dérèglement d'imagination qui se traduit par de brusques saccades d'humeur et par des prétentions exagérées. A la fin de son séjour à la Comédie française, Sarah ne tenait plus compte de rien ni de personne : camarades, administrateur, public même, étaient enveloppés dans le même mépris et soumis au même manque d'égards ; un éclat ne pouvait manquer de se produire ; en mai 1880, l'artiste refusa de jouer et s'enfuit à Sainte-Adresse ; un procès suivit, et la Comédie française le gagna ; c'était après de longs tiraillements, la rupture complète et définitive.

Désormais Sarah, maîtresse absolue d'elle-même, va vivre uniquement sur son propre fond. Elle commence la longue série de ses voyages, de ses promenades triomphales, qui la mènent en quelques mois d'un bout à l'autre du monde, et dans lesquelles il serait fastidieux de la suivre. Sa récente tournée en Allemagne, toutefois, mérite de fixer l'attention.

Elle avait juré de ne jamais se faire entendre au pays des milliards aussi longtemps que l'Alsace et la Lorraine n'auraient pas fait retour à la France. "Puisque la politique désarme, aurait-elle dit, l'art doit désarmer aussi." Et elle est allée se faire applaudir des Allemands. L'histoire dira qu'elle s'est fait acclamer non seulement comme artiste, mais comme française.

M. B.



Sarah sur la scène



Sarah à l'époque du Conservatoire 1863

RÉCRÉATION EN FAMILLE

EN AVANT, CONSTRUCTEURS !

Un nouveau concours intéressant de "l'Album Universel" : Concours de construction

Nous allons faire appel, cette fois, non seulement au flair devenu légendaire de nos chercheurs, mais encore à leurs aptitudes architecturales.

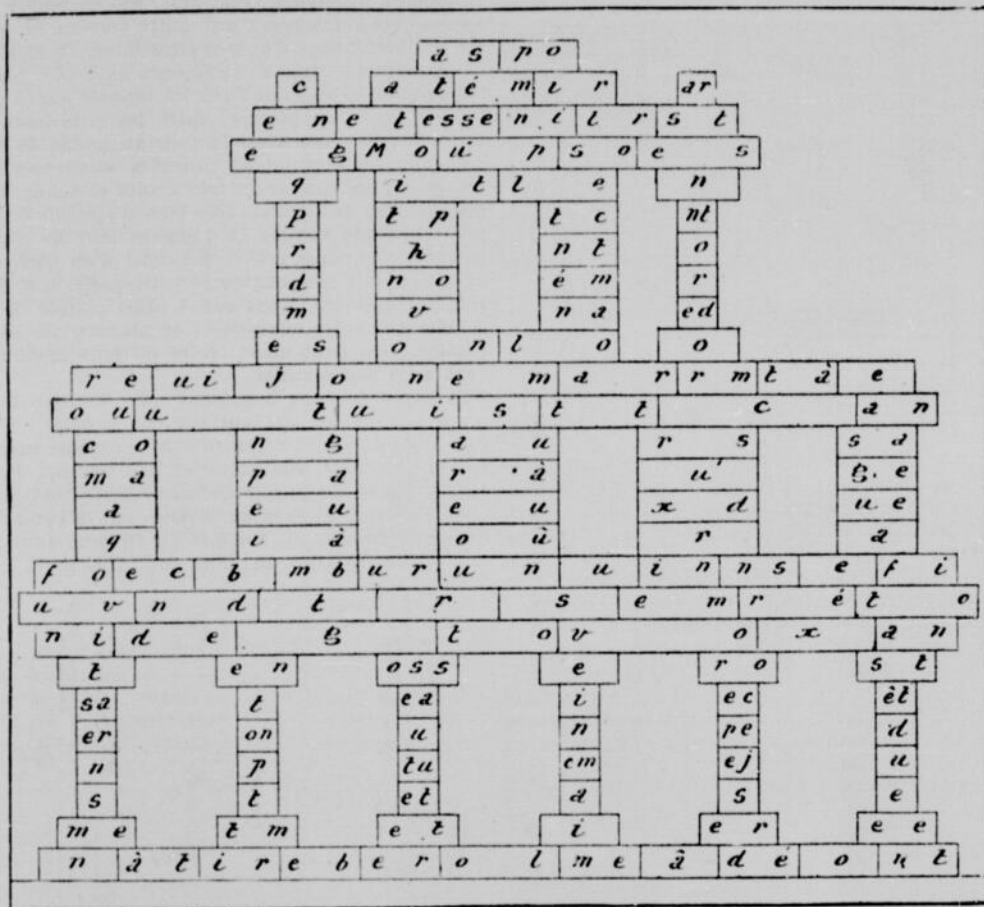
Le dessin que nous leur présentons ici rappelle les jeux de construction si connus des enfants, avec les pièces desquelles on peut, à volonté, bâtir les édifices les plus divers d'apparence et de caractère. Nul doute qu'avec les pièces de celui-ci, on ne pût aussi bien se livrer à toutes les fantaisies les plus hardies de son imagination. Mais voilà, Tirésias ayant passé par là, le problème se complique. Ceci n'est autre, en réalité, que l'une des fa-

REGLEMENT DU CONCOURS.

Les solutions devront, pour prendre part au concours, être inscrites et adressées à TIRESIAS, "Album Universel", Boîte du Bureau de Poste 758, Montrouge, (mettre sur l'enveloppe le titre du concours).

AVIS TRES IMPORTANT.

1o Prennent part au concours tous les lecteurs de ce journal et de ses reproductions.—2o Aucune des solutions ne sera rendue. — 3o En cas d'ex



ces que notre ami rêve de donner, plus tard, à la villa idéale qu'il pense édifier lorsque ses économies le lui permettront.

Les lettres que vous voyez inscrites, sur chaque des pierres, n'auront pas seulement pour but d'intriguer les passants. Elles correspondent à une idée bien précise de Tirésias. Celui-ci, en effet, infatigable poseur de problèmes, en posera un nouveau encore avec les pierres de sa maison.

Toutes ces lettres, en disposant les pierres d'une autre façon, et en formant avec celles-ci une nouvelle construction parfaitement symétrique, percée de fenêtres et agrémentée de colonnes, toutes ces lettres, disons-nous, se suivront alors dans un ordre plus logique et contribueront à former une phrase. Cette phrase s'adresse aux passants et a pour objet le problème même dont il est question.

Essayez donc, chers lecteurs, de rebâtir vous-mêmes d'une façon différente, la maison de Tirésias ; découpez tous ces petits rectangles de papier et disposez-les de façon à obtenir la phrase demandée, tout en édifiant, comme nous l'avons dit plus haut, une nouvelle construction architecturale, complètement symétrique.

(La phrase devra se lire en continuant chaque ligne horizontale dans toute la largeur du dessin.)

nequo", les noms des gagnants seront tirés au sort. — 4o Seront seuls publiés les noms sortis au sort. — 5o Toutes les solutions envoyées devront être rigoureusement conformes aux solutions que nous avons entre les mains. Toute autre solution que la nôtre ne pourra être prise en considération. Nous prions instamment nos lecteurs de ne jamais mettre de timbre dans les lettres adressées à Tirésias, ne pouvant, à notre grand regret, répondre individuellement aux demandes que ces lettres peuvent contenir ; nous déclinons donc toutes responsabilités à cet égard.

CONDITIONS.

Les prix suivants seront décernés aux vainqueurs :

Premier prix : Une magnifique paire de boutons à manchettes en or ; deuxième prix : un abonnement d'un an à l'"Album Universel" ; troisième prix : un abonnement de six mois à l'"Album Universel."

Les prix seront donnés aux premières réponses exactes arrivées aux bureaux de Tirésias, "Album Universel", (Boîte Hôtel des Postes, 758).

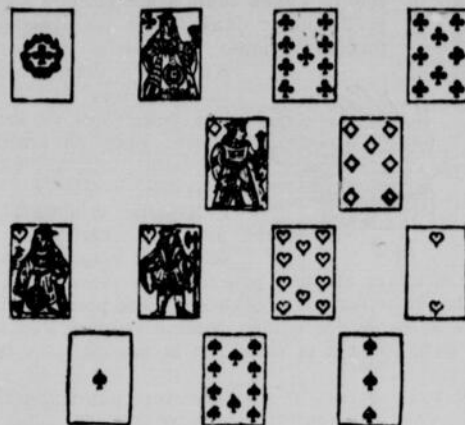
TIRESIAS.

LES CARTES

PROBLÈME DE WHIST

Au lieu de vous donner toute une partie de whist reconstituée, je crois plus intéressant de ne vous présenter que le problème, bien souvent la clef de la partie. Il me faut bien vous faire chercher un peu.

Ainsi, voici un joli et intéressant problème de whist* que je recommande aux amateurs :



La retourne est la Dame de Carreau.

Le premier coup a fait tomber 3, 10, 5 et As de coeur ; cette dernière est jouée par votre partenaire.

Il continue par l'As d'Atout,

Devez-vous jeter le 7 ou le Roi ?

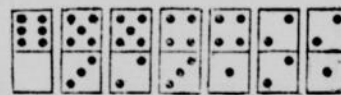
Nos colonnes sont largement ouvertes pour décider le point. Adressez les réponses à

TAPIS-VERT.

LES DOMINOS

Rien d'intéressant comme les dominos. A quelle jolie gymnastique intellectuelle ce jeu prête ! A propos, d'où vient le mot Domino. Les étymologistes ne sont point d'accord sur l'origine de son nom ; chacun donne son interprétation. La plus plausible semblerait être celle-ci : le jeu de "domino", en raison de l'innocente simplicité de ses figures, était autrefois permis dans les couvents et les communautés religieuses. Or, lorsqu'un joueur gagnait la partie en posant le premier son dernier dé, il poussait une exclamation de joie en bénissant le Seigneur : "Benedicamus Domino", et de là vint, par abréviation, le mot "domino".

Voici un intéressant problème de domino :



Quel dé doit-on choisir pour la pose ? Réponses à

TAPIS-VERT.

LE JEU DE DAMES

Voici la solution du problème de dames français publié dans le dernier numéro de l'"Album Universel" :

Blancs.	Noirs.
30-25	19-48 dame
25-20	48-17
20-15	12-34
32- 1 dame gagne.	

N'est-ce pas que j'avais raison de dire que, si le problème n'était pas difficile, il avait le mérite d'être savamment combiné ? C'est une intéressante illustration du "collage", n'est-ce pas ?

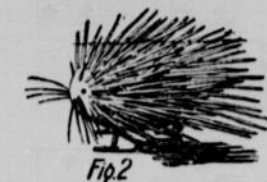
TAPIS-VERT.

Ce qu'on peut faire avec une pomme

Je vous ai déjà démontré le joyeux passe-temps que peut fournir une orange. Vous allez voir qu'avec une pomme, on peut également s'amuser.

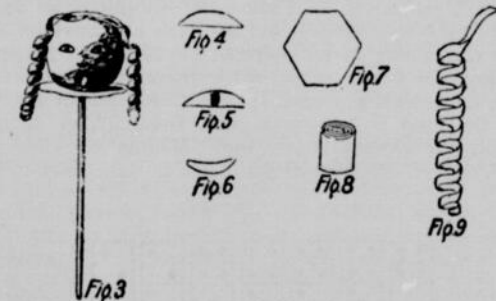
Voyez donc le drôle de petit porc-épic ! Voyez comme ses flèches aiguës se hérissent dans toutes les directions, formant comme une cotte de maille.

S'il était vivant, il pourrait se rouler en boule — une boule qui ne serait guère sage de toucher. Le petit animal de la gravure diffère de "Hystrix cristata", ou porc-épic véritable, en ce qu'il a toujours été en



boule, ayant été une pomme pour commencer, et vous admettez, mes enfants, qu'une pomme est la plus agréable des boules, comme on peut s'en servir pour jouer à la balle... et la manger plus tard au besoin.

Si vous trouvez une pomme avec une bosse d'un côté, vous pourrez faire un porc-épic en moins de cinq minutes, en couvrant la pomme d'une quantité de cure-dents en bois, et ce travail est aussi facile que d'enfoncer des épingles dans une pelote. La bosse sur la pomme devra former la tête de l'animal. Pliez quatre cure-dents comme dans Fig. 1 et enfoncez-les dans la pomme pour former les jambes et les pattes. Ayez soin que les cure-dents tiennent la pomme parfaitement en équilibre, afin que l'animal puisse bien se tenir sur ses pattes, sans aucun support. Employez des épingles noires pour les yeux et des brins de balai pour la barbe. Commencez par l'extrémité du dos, à enfoncez les cure-dents, qui devront servir de piquants ; bien que ces derniers ne soient point creux, il importe peu, la petite bête de votre création ne pouvant les remuer comme le hérisson véritable, lorsqu'il désire avertir l'ennemi de son approche. Continuez à enfoncez les cure-dents jusqu'à ce que la pomme ressemble au No 2. Les piquants devront être inclinés en arrière et ceux de côté ne devront point être trop longs ; faites-les biaiser autant que possible, comme la longueur du porc-épic doit



surpasser de beaucoup sa largeur. A présent, si vous pouviez donner la vie à cet animal, vous vous apercevriez qu'il ne pourrait point manger de viande, et vous seriez obligé de le nourrir de fruits, de racines et de certaines écorces. Cependant, réjouissez-vous, mes enfants, de ce que votre porc-épic ne soit qu'un animal pour rire, car s'il était animé, il voudrait dormir toute la journée et courir toute la nuit ; et de plus, le pauvre petit serait bien triste, tout seul, loin de sa patrie, l'Inde, l'Afrique, ou certaines parties du midi de l'Europe. De sorte que le porc-épic fait avec une pomme vous donnera plus de satisfaction.

Pour faire une tête de fillette, choisissez une pomme légère teintée de rose (Fig. 3). Avec la petite lame d'un canif, découpez les yeux près du milieu de la pomme, en les plaçant à une certaine distance l'un de l'autre pour prêter une expression d'innocence à toute la figure (Fig. 3). Coupez la ligne inférieure des yeux toute droite et la ligne supérieure, courbe, comme au No 4 ; puis, enfoncez la petite extrémité d'un pépin de pomme au milieu de chaque oeil ; enfoncez le pépin assez loin pour qu'une petite portion seulement de l'extrémité arrondie puisse ressortir (Fig. 5). Enlevez un morceau de la pelure ayant la forme d'une demi-lune pour indiquer le nez (Fig. 6). La bouche doit être ouverte et faite d'après le No 7. Fai-

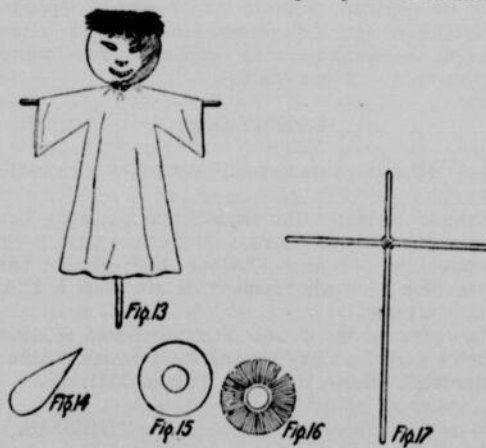
tes les boucles avec deux bandes de papier roulées comme au No 8 ; puis étirez comme au No 9. Fixez l'une des boucles de chaque côté de la tête (No 3). Taillez un rond de papier blanc pour former le col de la fillette. Faites un trou au milieu et glissez le col sur le bout d'un bâton ; puis enfoncez ce dernier dans la partie inférieure de la tête (Fig. 3). Retenez le col en place par deux épingles piquées à la pomme.

Si nous faisons un Indien à présent. Pour commencer, vous noterez la différence d'expression entre l'Indien et la fillette. Voyez combien ses yeux sont rapprochés ; remarquez la longueur amincie du nez. Vous ne verrez jamais des nez épâtés chez les Indiens. Ensuite il y a deux lignes profondes du nez à la bouche, et cette dernière est droite et ferme. N'oubliez pas ces points essentiels en faisant la tête de votre Indien. Choisissez une pomme d'un rouge foncé, qui soit plutôt longue et mince, car l'homme rouge n'a jamais la figure ronde. Découpez deux yeux en papier blanc et fixez-les à la pomme au moyen d'épingles noires piquées au milieu de chaque oeil. Faites le nez long en papier. Entaillez la figure de chaque côté, et insérez les bords du



nez (AA, Fig. 11). Faites deux autres fentes, de chaque côté du nez, jusqu'aux coins de la bouche, et introduisez dans chacune un papier blanc très mince, pour indiquer les lignes, puis faites une troisième fente pour la bouche et insérez une bande de papier blanc, qui puisse être rabattue (No 10). Ensuite, préparez les plumes. Si vous pouvez obtenir des plumes naturelles, tant mieux ; dans le cas contraire, faites des plumes en papier de couleurs différentes. Le No 12 indique la manière de les découper. Roulez-en la partie inférieure pour former une tige très raide et après avoir fait des trous dans le haut de la pomme en les disposant tout autour, enfoncez chaque plume à sa place en ayant soin de poser le plus long au milieu, comme au No 10. Enfoncez un bâton très mince dans la partie inférieure de la tête et vous aurez un résultat très original.

Le Japonais au No 13 a des traits entièrement différents. Ses yeux sont en amandes, un peu arrondis aux coins intérieurs et en pointe aux coins extérieurs. Découpez les yeux, comme au No 14, dans du papier noir, et fixez-les ensuite sur la figure avec des épingles à tête blanche, enfoncez au milieu de chacun. Les yeux devront être obliques. Donnez au nez la forme d'un croissant et fixez-le à la figure avec deux épingles blanches. La bouche doit être beaucoup plus large que le nez, quoiqu'elle doive être à peu près de la même



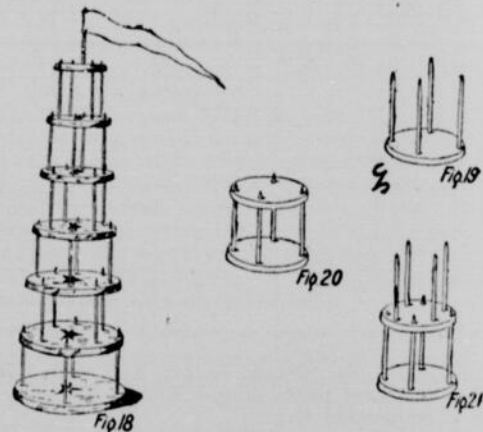
forme. Tenez la bouche en position par une rangée d'épingles blanches enfoncées dans la tête. Les épingles formeront également les dents du Japonais. Faites les cheveux avec du papier noir effrangé (Fig. 5) ; si vous n'avez point de papier noir, faites-en avec de l'encre. Les cheveux se feront comme au No 16 ; fixez ensuite la chevelure sur le haut de la tête avec des épingles noires.

Choisissez une pomme brune ou jaune pour le Japonais, car vous savez que les Japonais n'ont point les joues rouges ni la peau blanche.

La tête une fois terminée, glissez-la sur la pointe d'un bâton, en travers duquel a été attaché un autre bâton plus court, près du haut (Fig. 17). Faites un "kimono" très simple en papier et pendez-le sur les bras du Japonais. Si vous le désirez, vous pourrez coller les bords des coutures du vêtement ensemble (Fig. 13). Cherchez à vous rappeler la physionomie d'un Japonais et vous pourrez faire une tête plus ressemblante.

Trouvez une pomme ronde et saine sur laquelle vous pourrez bâtir une tour (Fig. 18). Coupez le fruit en tranches épaisses, choisissez la tranche du milieu, comme elle est la plus grande, et enfoncez quatre cure-dents en bois (Fig. 19). Prenez la tranche suivante et glissez la pointe des cure-dents (Fig. 20). Enfoncez quatre autres cure-dents dans la seconde tranche (Fig. 21), en plaçant les cure-dents inférieurs (Fig. 21). Sur la pointe des autres cure-dents posez une autre tranche de pomme, puis enfoncez d'autres cure-dents, et ainsi de suite, en vous rappelant toujours qu'il faut placer les cure-dents du haut dans les espaces sur la dernière tranche de pomme, entre les cure-dents inférieurs. Bâtissez ainsi la tour au moins de sept tranches de hauteur, et procédez soigneusement, en tenant les cure-dents très droits et égaux, afin que la tour de pomme soit bien d'aplomb et non point penchée comme la fameuse tour de Pise ; car si votre construction penchait d'un côté, elle ne retiendrait pas longtemps cette position et finirait par croquer. Vous seriez ainsi obligés de recommencer votre ouvrage et de prendre une autre pomme. On peut aussi faire de jolis moulins à vent avec des pommes.

Si nous faisons à présent une sorcière toute prête à s'envoler sur son manche à balai. C'est une drôle de petite créature faite avec une baguette, du papier de soie jaune et une pomme. Froncez la bande de papier de soie, tirez bien le fil pour resserrer les fronces et posez sur le bâton cette partie froncée en roulant du fil tout autour à une petite distance du haut pour former la tête.



Faites les bras avec des morceaux de papier de soie plés en longueur ; passez-les ensuite par un trou fait au corps. Marquez les traits de la figure avec de l'encre. Froncez des morceaux de papier de soie pour les manches. Du coton à repasser est employé pour les cheveux que l'on coud sur la tête. Posez sur cette dernière un chapeau fait d'un morceau de papier triangulaire dont les bords de côté sont collés ensemble formant ainsi un cône. Un rond de papier entaillé tout autour du petit trou au milieu est glissé le long de la pointe jusqu'à la base du cône pour servir de bord. Mettez dans la main de la sorcière un balai fait d'une bande de papier de soie plissé, avec un autre morceau de papier frangé roulé autour de l'extrémité du manche à balai. Collez ensuite le manche à l'un des bras de papier. Lorsque la poupée est finie enfoncez la pointe de la baguette dans une pomme sur une feuille de papier divisée, en cases indiquant la bonne aventure. Lorsque vous désirez que la sorcière vous prédise l'avenir, faites tourner la pomme au milieu de la feuille et attendez que la magicienne s'arrête ; elle indiquera avec son balai le sort qui vous attend.

Le sculpteur Alexandre Carli

L'UN DES HOMMES DU JOUR LES PLUS EN VUE DANS LE DOMAINE DES BEAUX-ARTS

Un grand sculpteur vient de se révéler à Montréal, dans la personne d'Alexandre Carli, fils de T. Carli, statuaire bien connu de la rue Notre-Dame.

Ce n'est pas qu'il en soit à son coup d'essai, Alexandre est depuis nombre d'années l'âme de la maison Carli, qui produit des statues par centaines, et ses oeuvres originales exposées à la Galerie des Arts, place Philéas — têtes de M. L. O. David, de Mgr Lafèche, du peintre Dyonné — avaient révélé chez lui un talent de modelleur plus qu'ordinaire, mais le buste qu'il vient de faire de

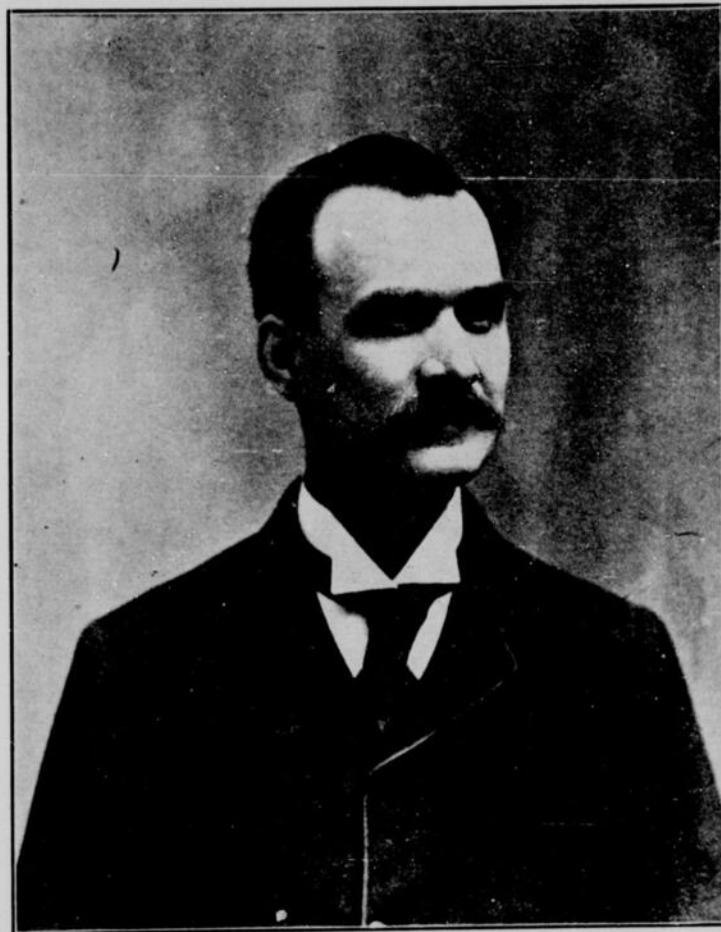
atelier d'art plutôt que maison industrielle. Qui n'en a vu que les vitrines, le comptoir, ou même le bureau d'affaires, ne saura jamais ce que représente de notions classiques ou scientifiques — histoire et anatomie ; ce qu'elle renferme de richesses artistiques — albums coloriés et réductions de chefs-d'oeuvre antiques ; ce qui s'y dépense de talent et de travail — conception et modelage. L'atelier de proprement parler de la maison Carli occupe deux étages du grand bâtiment portant les numéros 1462, 1464 et 1466 rue Notre-Dame, près la rue Bonsecours, et c'est à peine s'il

Alexandre Carli, né à Montréal, le 3 novembre 1861, est le fils de M. Thomas Carli, originaire de Toscane, en Italie. Le talent de sculpteur est chez lui d'un double atavisme : national et familial. Conçoit-on, en effet, un Italien qui ne soit pas artiste, et le fils de Thomas Carli n'eût-il pas dérogé aux traditions familiales, si tout jeune encore il n'eût joué avec l'ébauchoir et le ciseau.

O l'humanité des calculs paternels à l'égard d'enfants marqués du sceau de la vocation ! M. Thomas Carli, possesseur d'une jolie fortune, rêvait pour son fils d'une carrière qui lui permit de brasser des millions dans les affaires. Ce fut avec cet objet en vue qu'il lui fit donner par les Frères des Ecoles Chrétiennes une éducation commerciale des plus complètes. Alexandre n'eut pas plutôt fini ces premières classes que, attiré par la statuaire plutôt que par le négoce, il en recommandait de nouvelles à l'école du Conseil des Arts et Manufactures, sous la haute direction de feu l'abbé Chabert. C'est là que sa vocation se dessina complètement et s'affirma victorieusement contre les prédilections commerciales de son honorable père.

Des années durant, à l'école, il étudia techniquement le dessin, le modelage et la peinture pendant que, pratiquement, à l'atelier de son père, il retaisait ces mêmes études sous l'oeil paternel. C'est ainsi qu'il se fondit dans la maison Carli, dont il ne tarda pas à devenir l'âme, tant par son activité fébrile propre au jeune âge que par la supériorité de sa technique acquise à l'école.

Par un préjugé que n'ont que trop contribué à répandre certains colporteurs de plâtres à son marché, le public confond généralement les marchands et les fabricants de statues dans une même réprobation, à l'article des beaux arts. Il faudrait pourtant bien savoir que, s'il y a des maisons commerciales qui ne font que des moulages et des badigeonnages — saints de toute couleur, gros chats gris, petits Napoléons polychromes — il y en a quelques-unes pour qui le souci artistique est la première loi. De ce nombre, et peut-être au premier rang entre toutes, est la maison Carli,



M. ALEXANDRE CARLI

(Photographies LAPRES ET LAVERGNE, coin des rues Saint-Denis et Ontario.)

est assez spacieux pour contenir les oeuvres que, par douzaines à la fois, la maison Carli est obligée de mettre sur le métier, pour satisfaire sa nombreuse clientèle. Ces oeuvres, le lecteur peut en être sûr, ne sont pas de simples moulages de saints quelconques, de gros chats gris ou de petits Napoléon ; ce sont des modelages, réductions parfois de statues classiques ou de sculptures décoratives en renom dans les annales de l'architecture, et plus souvent des compositions absolument originales, que l'esprit dirigeant de la maison doit concevoir, ébaucher et très souvent finir lui-même jusque dans leurs plus petits détails. Or, cet esprit dirigeant — nous l'avons déjà dit — n'est autre que M. Alexandre Carli.

Ses oeuvres sculpturales se chiffrent par centaines déjà, et il n'est guère d'église ou d'institution religieuse au Canada et aux Etats-Unis qui n'en possède quelque édition, tant on apprécie le ca-

chet artistique et religieux de ses statues. A citer parmi ses travaux récents les statues et groupes de la chapelle de la réparation, Pointe-aux-Trembles ; de l'église des Franciscains, rue Dorchester ; de l'église St Louis de France, de St Louis du Mile-End, de Ste Anne des Plaines, etc.

Pour soignés que soient les produits commerciaux de la maison Carli, ils n'en sont pas moins des produits commerciaux, et ce caractère n'est pas pour réaliser l'idéal d'un grand artiste. Aussi M. Alexandre Carli, malgré ses multiples occupations d'homme d'affaires, fait-il large encore le temps consacré à l'art pur. C'est ainsi, avons-nous dit, qu'il a maintes fois exposé de ses oeuvres aux salons annuels de l'"Art Gallery", et qu'il a modelé, comme pour se faire la main, mainte figure connue à Montréal, dans le monde des lettres, des arts, et du sacerdoce. Son ambition, pour ne pas dire son rêve, était de s'essayer un jour sur un buste qui eût chance de rester dans l'Histoire, à cause de la position éminente de son sujet. Grâce aux services officiels de monsieur Fréchette, l'artiste a réalisé son voeu le plus cher, en obtenant de pouvoir modeler pour la postérité la plus grande figure littéraire qui soit au Canada. C'est cette oeuvre décisive pour la réputation du sculpteur Carli que, par une faveur de l'artiste, l'"Album Universel" offre aujourd'hui, page 707, comme primeur à ses lecteurs.

Monsieur Alexandre Carli est depuis quatre ans professeur de modelage à l'Ecole du Conseil des Arts et Manufactures de Montréal ; c'est là son titre officiel dans le monde de l'enseignement. Dans le domaine des beaux arts, et plus particulièrement de la statuaire, on l'appellera de préférence désormais l'"auteur du buste de monsieur Fréchette".

L'ANNALISTE.

PENSEES D'ART

L'art est l'incarnation de l'idéal. — Toussene.

L'art s'acquiert par l'étude et l'exercice. — D'Alembert.

La critique est aisée, et l'art est difficile. — Boileau.

Quiconque a le génie de son art passe bientôt du petit au grand. — Voltaire.

L'art est pour l'homme ce qu'est en Dieu la puissance créatrice. — Lamennais.

Le problème de l'art est d'arriver à l'âme par le corps. — V. Cousin.

L'art est la représentation de l'idéal éternel et immuable. — Mesnard.

La sculpture donne de l'âme au marbre. — Châteaubriand.

Le caractère essentiel de la sculpture est la simplicité. — Guizot.

La sculpture est exclusivement antique, car elle est avant toute chose la représentation de la beauté de la forme. — V. Cousin.

S'il n'y avait qu'une école et qu'une doctrine dans l'art, l'art finirait vite, faute de hardiesse et de tentatives nouvelles. — Georges Sand.

L'art, c'est la nature interprétée par une âme pour d'autres âmes. — E. Deschanel.

L'artiste voit à l'état d'idée pure ce qui apparaît au critique avec ses angles, ses contradictions, ses aspérités. — Renan.

PAGE LITTÉRAIRE

Extrait du discours préliminaire (1859) sur l'histoire du Canada, par F.-X. Garneau

On se tromperait gravement si l'on ne voyait dans le pionnier, qui abattit autrefois les forêts répandues sur les rives du Saint-Laurent, qu'un simple bûcheron travaillant pour satisfaire un besoin d'un instant. Son oeuvre, si humble en apparence, devait avoir des résultats beaucoup plus vastes et beaucoup plus durables que les brillantes victoires qui portaient alors si haut la renommée de Louis XIV. L'histoire de la découverte et de l'établissement du Canada ne le cède en intérêt à celle d'aucune autre partie du continent. La hardiesse de Cartier, qui vient planter sa tente au pied de la montagne d'Hochelega, au milieu de tribus inconnues, à près de trois cents lieues de l'Océan ; la persévérance de Champlain, qui lutte avec énergie, malgré la faiblesse de ses moyens contre l'apathie de la France et la rigueur du climat, et qui, triomphant enfin de tous les obstacles, jette les fondements d'un empire dont les destinées sont inconnues ; les souffrances des premiers colons et leurs guerres sanglantes avec la fameuse confédération iroquoise ; la découverte de presque tout l'intérieur de l'Amérique septentrionale, depuis la baie d'Hudson jusqu'au golfe du Mexique, depuis la Nouvelle-Ecosse jusqu'aux Montagnes-Rocheuses ; les expéditions militaires des Canadiens dans le nord, dans l'île de Terre-neuve et jusque dans la Virginie et la Louisiane ; la fondation, par eux ou par leurs missionnaires, des premiers établissements européens du Michigan, de l'Ontario, de la Louisiane et de la partie orientale du Texas ; voilà, certes, des faits bien dignes de notre attention et de celle de la postérité. Ils donnent aux premiers temps de notre histoire une variété, une richesse de couleurs qui nous intéressent sans cesse.

Si l'on contemple l'histoire du Canada dans son ensemble, depuis Champlain jusqu'à nos jours, on voit qu'elle a deux phases, la domination française et la domination anglaise, que signalent l'une, les guerres avec les tribus sauvages et les provinces qui forment aujourd'hui les Etats-Unis ; l'autre, la lutte politique et parlementaire des Canadiens pour conserver leur nationalité et leur religion. La différence des âges, à ces deux époques, nous les montre sous deux points de vue distincts ; mais c'est sous le dernier qu'ils nous intéressent davantage. Il y a quelque chose de touchant et de noble tout à la fois à défendre la nationalité de ses pères, cet héritage sacré qu'aucun peuple quelque dégradé qu'il fût, n'a jamais répudié. Jamais cause plus grande et plus sainte n'a inspiré un coeur haut placé, et n'a mérité la sympathie des hommes généreux !

Si la guerre a fait briller autrefois sur le champ de bataille la valeur des Canadiens, depuis, les débats politiques ont fait surgir au milieu d'eux des noms qu'honorera la postérité ; des hommes dont les talents, l'éloquence ou le patriotisme sont pour nous un juste sujet d'orgueil et une cause de digne et généreuse émulation. Les Papinieu, les Bédard, les Vallières, les Stuart, ont, à ce titre, pris la place distinguée que leurs compatriotes leur donnent dans l'histoire comme dans leur souvenir.

Par cela même que le Canada a éprouvé de nombreuses vicissitudes, dont la cause lui est étrangère, vicissitudes qui tiennent à la nature de sa dépendance coloniale, les progrès n'y ont marché qu'au milieu d'obstacles, de secousses sociales, qu'augmentent aujourd'hui l'antagonisme des races qui sont en regard, les haines, les préjugés, l'ignorance et les écarts des gouvernements et quelquefois des gouvernés. Les auteurs de l'union des

deux provinces du Canada, projetée en 1822 et exécutée en 1840, ont donné en faveur de cette mesure diverses raisons spécieuses pour couvrir d'un voile une grande injustice. L'Angleterre, qui ne veut voir dans les Canadiens-Français que des colons turbulents, des étrangers mal-attachés, feint de prendre pour des symptômes d'insurrection leur inquiétude, leur attachement à leurs institutions et à leurs usages menacés, artifice indigne d'un grand peuple. Cette conduite prouve trop qu'elle ne croit rien de ce qu'elle dit, et que ni les traités ni les actes publics les plus solennels n'ont pu l'empêcher de violer des droits d'autant plus sacrés qu'ils servaient d'épave au faible contre le fort.

Mais, quoi qu'on fasse, la destruction d'un peuple n'est pas chose aussi facile qu'on pourrait se l'imaginer.



F.-X. GARNEAU

Nous sommes loin de croire que notre nationalité soit à l'abri de tout danger. Comme bien d'autres, nous avons eu nos illusions à cet égard. Mais l'existence du peuple canadien n'est pas plus douteuse aujourd'hui qu'elle ne l'était il y a un siècle. Nous ne comptons que 60,000 âmes en 1760, et nous dépassons aujourd'hui un million.

Ce qui caractérise la race française par-dessus toutes les autres, c'est "cette force secrète de cohésion et de résistance, qui maintient l'unité nationale à travers les plus cruelles vicissitudes, et la relève triomphante de tous les obstacles." La vieille étourderie gauloise, dit un auteur, a survécu aux immuables théocraties de l'Egypte et de l'Asie, aux savantes combinaisons politiques des Hellènes, à la sagesse et à la discipline conquérante des Romains. Doué d'un génie moins flexible, moins confiant et plus calculateur, ce peuple antique et toujours jeune, quand retentit l'appel d'une noble pensée ou d'un grand homme, ce peuple eût disparu comme tant d'autres plus sages en apparence, et qui ont cessé d'être parce qu'ils ne comprenaient qu'un rôle, qu'un intérêt ou qu'une idée.

Tout démontre que les Français établis en Amérique ont conservé ce trait caractéristique de leurs pères, cette puissance énergique et insaisissable qui réside en eux-mêmes, et qui, comme le génie,

échappe à l'astuce de la politique comme au tranchant de l'épée. Ils se conservent, comme type, même lorsque tout semble annoncer leur destruction. Un noyau s'en forme-t-il au milieu de races étrangères, il se propage, en restant comme isolé, au sein de ces populations avec lesquelles il peut vivre, mais avec lesquelles il ne peut s'incorporer. Des Allemands, des Hollandais, des Suédois se sont établis par groupes dans les Etats-Unis, et se sont insensiblement fondus dans la masse, sans résistance, sans qu'une parole même révélât leur existence au monde. Au contraire, aux deux bouts de cette moitié du continent, deux groupes français ont pareillement pris place, et non seulement ils s'y maintiennent comme race, mais on dirait qu'une énergie qui est comme indépendante d'eux-mêmes, repousse les attaques dirigées contre leur nationalité. Leurs rangs se resserrent ; la fierté du grand peuple dont ils descendent, laquelle les anime alors qu'on les menace, leur fait rejeter toutes les capitulations qu'on leur offre ; leur nature gauloise, en les éloignant des races flegmatiques, les soutient aussi dans les circonstances où d'autres perdraient toute espérance. Enfin, cette force de cohésion, qui leur est propre, se développe d'autant plus que l'on veut la détruire.

Les hommes d'Etat éminents, qui dirigèrent les affaires de la Grande-Bretagne après la cession du Canada, arrivée en 1763, comprirent que la situation particulière des Canadiens, à l'extrémité du continent, était un gage de leur fidélité ; et ces prévisions sont une preuve de leur sagacité en cette occasion.

Livrés aux réflexions pénibles que leur position dut leur inspirer, après la lutte sanglante et prolongée qu'ils venaient de soutenir, et dans laquelle ils avaient montré tant de dévouement à la France, les Canadiens jetèrent les yeux sur l'avenir avec inquiétude. Délaissés par leurs compatriotes les plus riches et les plus éclairés, qui, en abandonnant le pays, les privèrent du secours de leur expérience ; faibles en nombre et mis un instant, pour ainsi dire, à la merci des peuplées provinces anglaises, auxquelles ils avaient résisté pendant un siècle et demi avec tant d'honneur, ils ne désespèrent pas encore de leur position. Ils exposèrent au nouveau gouvernement leurs vœux, en réclamant les droits qui leur avaient été garantis par les traités ; ils représentèrent avec un tact admirable que la différence même qui existait entre eux et leurs voisins, la diversité de races et d'intérêts, les attacherait plutôt à la cause de la métropole qu'à la cause des autres colonies. Ils avaient deviné la révolution américaine.

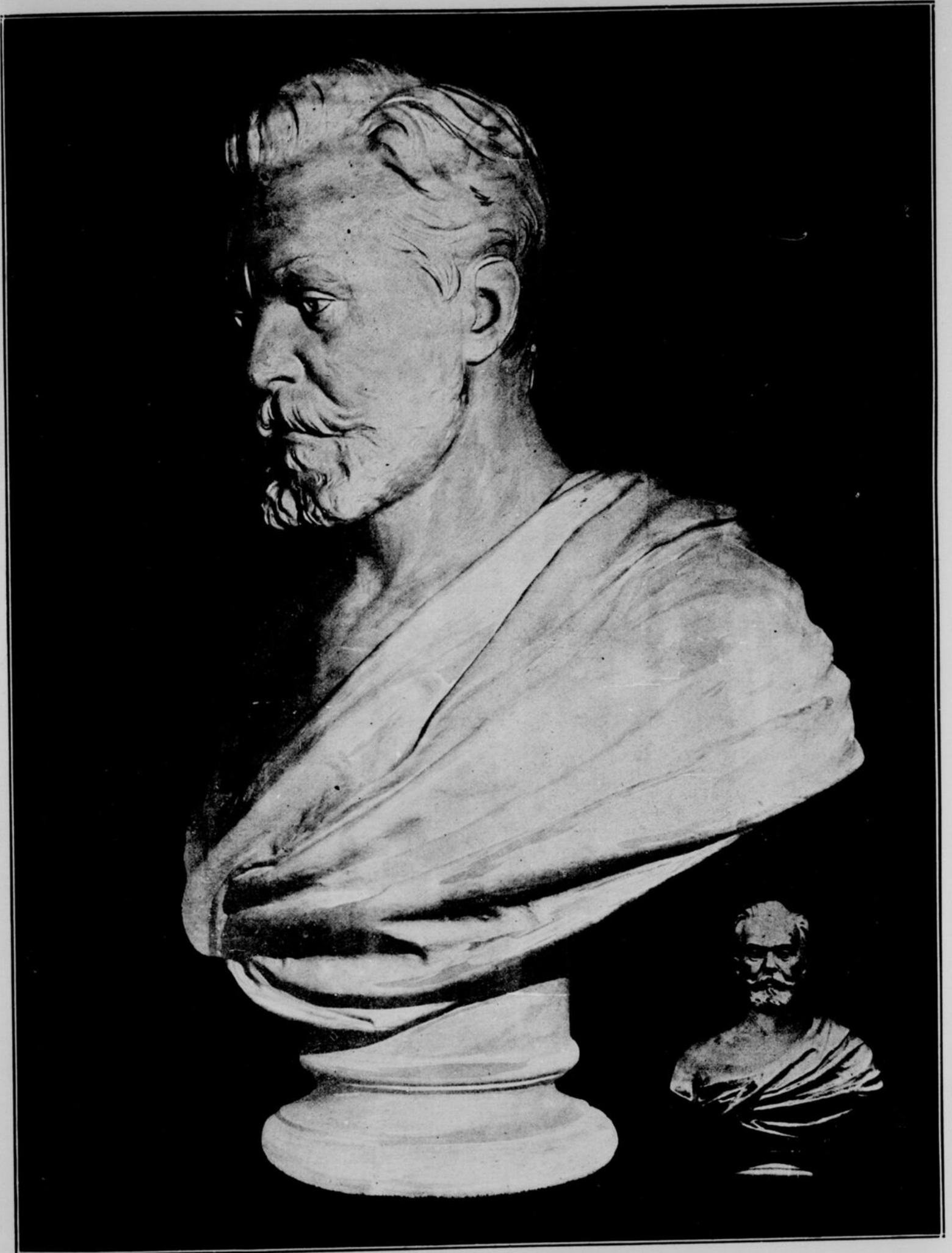
Le hasard a fait découvrir, dans les archives du secrétariat provincial à Québec, un de ces mémoires,

écrit avec beaucoup de sens, dans lequel l'auteur faisait des prédictions que les événements n'ont pas tardé à réaliser. En parlant de l'indépendance future de l'Amérique, il observe, "que s'il ne subsiste pas entre le Canada et la Grande-Bretagne d'anciens motifs de liaison et d'intérêt, étrangers à ceux que la Nouvelle-Angleterre pourrait, dans le cas de la séparation, proposer au Canada, la Grande-Bretagne ne pourra non plus compter sur le Canada que sur la Nouvelle-Angleterre. Serait-ce un paradoxe d'ajouter, dit-il, que cette réunion de tout le continent de l'Amérique, formée dans un principe de franchise absolue, préparera et amènera enfin le temps où il ne restera à l'Europe de colonies en Amérique, que celles que l'Amérique voudra bien lui laisser ; car une expédition préparée dans la Nouvelle-Angleterre sera exécutée contre les Indes occidentales, avant même qu'on ait à Londres la première nouvelle du projet.

"S'il est un moyen d'empêcher, ou du moins d'éloigner cette révolution, ce ne peut être que de favoriser tout ce qui peut entretenir une diversité d'opinions, de la gage, de moeurs et d'intérêts entre le Canada et la Nouvelle-Angleterre."

Cette politique a été sanctionnée depuis par le parlement impérial, dans deux occasions solennelles.

GARNEAU.



LE BUSTE DE M. LOUIS FRECHETTE PAR LE SCULPTEUR CARLI
(Pour plus amples détails voir la page 705)

ALBUM UNIVERSEL



Déassements de l'artiste de l'Album Universel : L'aspect que présentera le port de Montréal dans vingt-cinq années, si le progrès moderne continue sa marche ascendante. On aura alors des ballons dirigeables qui partiront des stations (dans le genre de celle qui se trouve à droite du dessin) tous les deux jours pour traverser l'Atlantique ; des voiliers à neuf mâts ; des bâtiments à quarante étages, etc., etc. L'artiste a respecté dans son dessin la présence du drapeau britannique. Dans vingt-cinq ans, serons-nous sous le même drapeau ? La parole est aux hommes d'Etat.

LA MODE ILLUSTRÉE

PAR FALBALAS

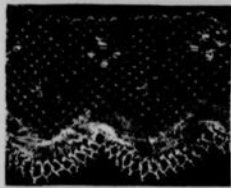


Fig. 1.—Dentelle aux fuseaux pour garniture de lingerie. Voir les détails de l'exécution figures II, IV, V et VI et lire l'explication ci-contre.

Il me semble que je ne saurais trop vous parler des travaux manuels, surtout par cette saison des longues veillées passées au coin du feu.

Pour aujourd'hui, je veux vous donner les moyens de faire une jolie dentelle aux fuseaux pour garniture de lingerie.

Fil français No 1,500, 34 paires de fuseaux.

L'exécution de cette dentelle est assez facile pour être entreprise par une personne n'ayant encore fait que de la dentelle torchon ; les petits carrés au point de guipure placés en croix sur le fond se supprimant au besoin ; eux seuls sont moins aisés à bien réussir.

«La marche des fuseaux» s'utilise comme piqué pour une grosse dentelle (fil No 100) destinée à garnir les draps de lits ou des nappes.

Piquer une épingle à chacun des points marqués d'une lettre ; suspendre trois paires à A ; deux paires à chacune des huit lettres suivantes ; six paires à J ; trois paires à K ; deux paires à L ; et quatre paires à M.

Avec la paire de gauche de A, traverser de gauche à droite en passées de toile les deux autres paires du même point (tordre une fois entre les deux paires) ; tordre trois fois chaque paire ; laisser les trois paires ; une double passée entre les deux paires de chacune des lettres suivantes jusqu'à I ; reprendre à gauche ; tordre trois fois la paire de gauche de B ; une double passée avec la paire de remplissage de A ; une épingle au point 1 ; tordre toujours trois fois les paires du fond avant de les abandonner ; avec la paire de gauche de I traverser la paire de droite de A ; tordre une fois chaque paire, laisser la paire de droite ; une double passée pour



Fig. II.—Premier détail du point de guipure de la dentelle fig. 1. Explication ci-dessous.

échanger la paire de remplissage avec la paire de gauche de A ; une épingle au point 2 ; tordre trois fois la paire de gauche, la laisser pendre, tordre une fois la paire de remplissage, tordre trois fois chaque paire ; les laisser.

Reprendre sous B et C pour la seconde ligne du fond ; avec la paire de droite de B et la paire de gauche de C le point 3 ; tordre seulement une fois la paire de droite ; avec la paire de gauche tordre trois fois et la paire de droite de 1 : 4 comme 1 ; 5 de même ; 5 comme 2 ; abandonner la filière ; reprendre sous C, D ; après le point 7 : tordre une fois la paire de gauche et trois fois la paire de droite ; ne pas continuer le fond ; sous D, E, le point 8 comme 3 ; 9 comme 4, laisser cette ligne ; avec la paire de gauche de 7 et la paire de droite de 3, le point de guipure 10.

EXECUTION DU POINT DE GUIPURE.—Avec le fuseau de droite de la paire de gauche de 7, traverser les trois autres fuseaux qu'on tient séparés et tendus dans la main gauche ; revenir de gauche à droite en intervertissant comme pour une reprise ; faire ainsi environ douze allées et venues (vingt-quatre en tout) ; tordre ensemble une fois le fuseau de droite du point de guipure et le fuseau de remplissage ; tordre de même à gauche les deux autres fuseaux en s'efforçant de conserver une forme bien carrée au point de guipure (voir les détails, fig. II et VI, où les fils sont

écartés pour mieux montrer la manière de les intervertir).

Avec la paire de droite de 4 et la paire sortant à gauche du point de guipure 19 : une double passée au point 11 ; avec la paire sortant à droite de 10 et la paire de gauche de 9 la double passée 12 ; ces deux doubles passées doivent être faites immédiatement après le point de guipure qui, sans cette précaution, se déformerait ; reprendre sous 11, continuer la ligne de fond, jusqu'au point de lisière 15 ; puis de 12 jusqu'à 20 ; remonter sous E, F : 20 "bis" comme 7 ; sous F et G les deux points du fond 21 et 22 ; reprendre sous 20 "bis" et 8 ; le point de guipure 23 ; 23 "bis" et 24 comme 11 et 12 ; 25 comme 9 ; avec la paire de gauche 23 "bis" tordre seulement une fois et la paire de droite de 12 tordue de même : le point de guipure 26 ; 27 et 28 comme 11 et 24 ; continuer le fond en suivant l'ordre des numéros jusqu'au point de lisière 42 ; abandonner ce côté.



Fig. III.—Deux cols pour garnitures de robes de fillettes ; col-châle pour grande fillette, en linon blanc orné de groupes de plis, de points d'épines et bordé de Valenciennes ; col rond pour petite fille, en nansouk blanc ajouré à l'aiguille et bordé de guipure d'Irlande.

A droite au bord extérieur point M avec les deux paires de droite : deux doubles passées pour une très courte natte de valenciennes ; avec les deux paires de gauche : une natte en remontant ; laisser la natte ; avec la paire de gauche de 1, prise comme paire de remplissage, passées de toile au travers : de la paire de droite de I, des six paires de J, des trois paires de K, des deux paires de L et des deux paires de la natte de gauche de M ; tordre une fois la paire de remplissage ; une épingle au point 43, sous cette dernière paire à droite de la natte de M ; revenir de droite à gauche au tra-

vers des mêmes paires après avoir laissé sous ce point les deux paires nattées de M ; à gauche à 44 entrer la paire de droite de H ; de gauche à droite des passées de toile au travers de treize paires : 45 sans entrer ni sortir de paires ; à 46 à gauche, entrer la paire de droite de 41 et la sortir de suite ; à droite le point 47 comme 43 (avec la natte pendant de ce point) ; laisser la natte qui continue vers la droite ; à 48 à gauche, sortir la paire de 44 tordue trois fois ; laisser l'intérieur de la dent ; avec la natte de droite de M et la natte de 47 une double passée au point 49 en prenant chaque paire comme un seul fuseau ; continuer les deux nattes ; au point 50 piquer une épingle, l'entourer de bas en haut ; avec les deux fuseaux de droite (pour un "double" picot de valenciennes) ; continuer la natte en descendant ; de 48 à 51 les passées de toile ; à 52 à gauche laisser une paire ; en laisser une de même à chaque point de gauche jusqu'à 72 inclusivement ; à droite, suivre l'ordre des numéros : 55, 59, 63, etc... comme 51, 53, 57, 61, etc... comme 49 ; 54, 58, 62, etc... comme 50 ; abandonner le bord extérieur sous le picot 74 et l'intérieur de la dent sous le point 76 où l'on ne laisse pas de fuseaux.

Reprendre le fond sous le point 46 ; une file de doubles passées depuis 77 jusqu'à 78 ; abandonner la lisière ; avec la paire laissée sous 48 une file de doubles passées depuis 79 jusqu'à 84 (tordre "quatre" fois la paire de droite de 83). Pour les lignes suivantes commencées avec cinq des paires laissées à gauche de la dent, ne faire que deux doubles passées, de manière à réserver la place du grand pois de toile ; tordre "quatre" fois la paire de gauche de 92 ; laisser ce côté du fond à 94.

Commencer le pois : avec la paire de gauche de 86 et la paire de droite de 80 : une double passée au point 95 ; ne pas tordre les paires, laisser pendre celle de droite au milieu du pois, garder la paire de gauche pour le remplissage ; à gauche à 96 et 98 entrer les paires de 81 et 82 ; à 97 et 99 à droite entrer les paires de 88 et 90 ; à 100 entrer la paire de 83 et la sortir de suite en la tordant "quatre" fois ; à 101 la même chose avec la paire de 92 ; ensuite à "chaque" point sortir une paire tordue trois fois ; à 106 une double passée avec les deux dernières paires, les tordre trois fois et les laisser.

Reprendre sous le point 100 pour une ligne du fond : de 107 au point de lisière 108 ; pour les "deux" lignes suivantes faites avec les paires laissées sous les points 102 et 104, ne faire que quatre doubles passées ; de 109 à 110 ; 111 à 112. Avec la paire de gauche de 110 et la paire de droite de 107 "bis" tordues une fois ; le point de guipure 113 ; une double passée au point 114 et au point 115 qui correspondent à 7 et 8 ; avec la paire de gauche de 115 et la paire de droite de 114 : 115 "bis" comme 9, dont il tient la place. Reprendre sous 106 avec la paire de gauche : quatre doubles passées de 116 à 117.

Au bord extérieur de la dent, reprendre sous 74 et 75 ; 129 et 130 comme 73 et 74, continuer les zigzags nattés et la dent en passées de toile ; à gauche aux points : 132, 136, 140, 144, 148, 152, 155, entrer une paire du fond tordue trois fois ; le point 154 correspond ; reprendre l'explication depuis ce point à 43 ; 155 à 44 ; 153 à la lettre derniers points pour continuer la dentelle.

FALBALAS.

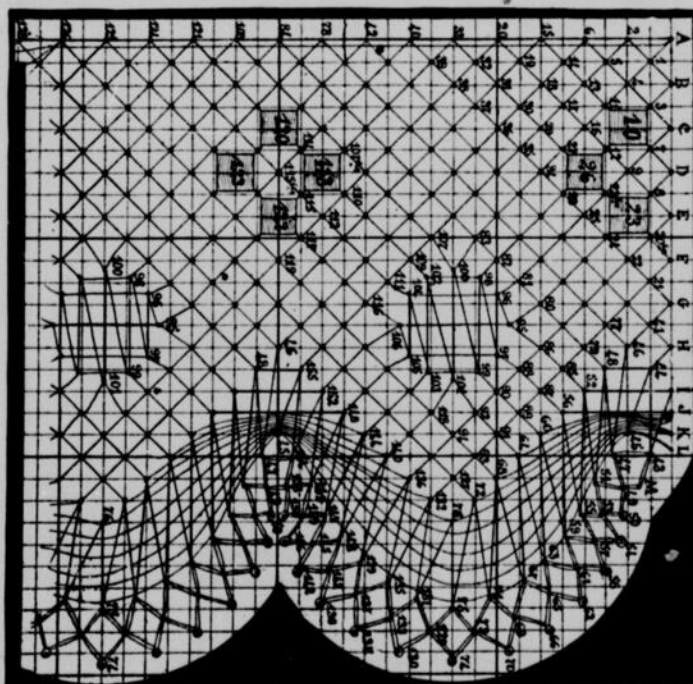


Fig. IV.—Marche des fuseaux pour l'exécution de la dentelle figure 1. (En beaucoup plus grand, pour drap ou nappes, avec du fil français No 100.—Explication ci-dessus.)

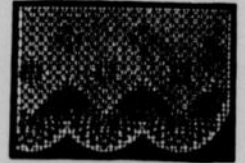


Fig. V.—Piqué de la dentelle fig. 1, exécutée avec du fil français No 1500.



Fig. VI.—Deuxième détail de l'exécution de la dentelle fig. 1. Explication ci-dessus.

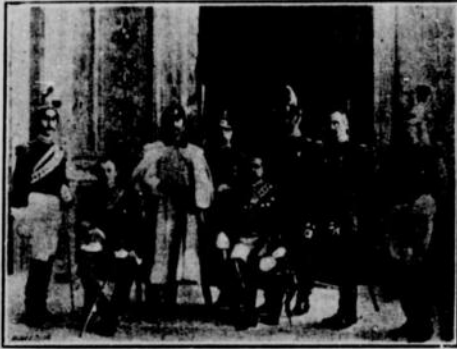
LE PAPE AU VATICAN

UNE DATE MÉMORABLE POUR LÉON XIII

Le 4 novembre courant a été pour Léon XIII une date mémorable ; c'est ce jour-là, en effet, que Sa Sainteté a vu son pontificat (24 ans, 8 mois et 15 jours) dépasser celui de tous ses prédécesseurs, excepté Pie IX. Le lecteur aimera, à cette occasion, visiter le Vatican, pour juger par lui-même de la vie intime de Léon XIII ; qu'il suive l'"Album Universel" dans cette courte étude, continuation de notre Tour du Monde.

Le plus souvent, la journée du Saint-Père commence à sept heures. Sitôt vêtu par son valet de la soutane en laine blanche où la croix pectorale tombe, de la longueur de sa chaîne d'or sur un corps si fluet, qu'il semble soutenir avec peine un joyau si léger, Léon XIII se recouvre d'une doublette blanche aussi, et, les prières "ante missam" récitées sur un prie-Dieu de la chambre à coucher, il passe à petits pas dans une chambre voisine où est dressée son aute et improvisé son oratoire. Revêtu des habits sacerdotaux par ses camériers intimes, le pape, d'une voix grave et avec des gestes lents qu'une grande majesté caractérise, dit chaque jour sa messe, à laquelle tant de catholiques curieux se sont si souvent invités, sans compter avec le maître.

La messe du pape, dite en trois longs quarts d'heure, pendant lesquels, du plus loin de la sacristie, le fidèle a entendu chaque parole liturgique tomber dans son oreille comme autant de médailles frappées au marteau sur l'enclume et por-



La garde noble pontificale

tant l'effigie de la sainteté même, Léon XIII, à genoux sur le "faldisterio", écoute une autre messe que dit un prélat de sa maison.

Vers neuf heures, Léon XIII est de retour dans son cabinet, où on lui apporte le premier des nombreux consommés, et la première des nombreuses pastilles de chocolat qui suffiront à alimenter, tout le jour, ce corps si transparent de maigreur qu'il semble échapper de quelque une des "Passions" extatiques dont les Crivelli et les Mantegna ont décoré son palais. S'il a décidé de recevoir quelques pèlerins privilégiés, c'est après sa messe et ce sommaire déjeuner qu'il va à leur rencontre, dans sa bibliothèque.

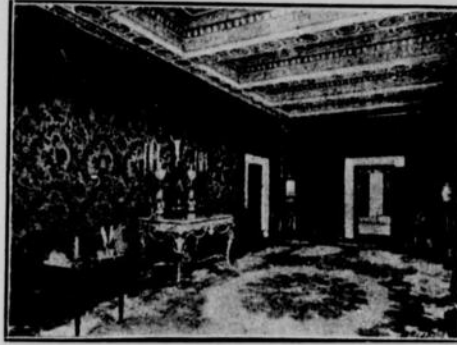
Les visiteurs congédiés, après une bénédiction de la main, qui ne s'élève plus qu'avec peine, le Pape rentre dans son cabinet, où un seul meuble compte. C'est le "tavolino". Là, devant un crucifix à piédestal, une écritoire surmontée d'une plume d'oie, tient la droite, tandis qu'à gauche un



Chambre à coucher du pape

haut vase de cristal conserve au frais le bon tabac qui réveillera presque à chaque minute les idées fortes de l'opiniâtre travailleur. Jusqu'à dix heures son temps sera consacré à compléter, par des ratures infinies, ses papiers de la veille : de tout petits papiers où l'idée fut d'abord jetée "ex abrupto", puis littéralement habillée avec ces phrases "ad unguem".

Dix heures sonnent. Un personnage ou, pour mieux dire, une ombre, qu'on n'a pas entendu



Antichambre de l'appartement pontifical

glisser sur le pavé de marbre, s'avance, un porte-feuille sous le bras, jusqu'au fauteuil du Pape, qui a suspendu son travail d'écriture pour recevoir le courrier politique des mains de son secrétaire d'Etat. Pour donner au portrait du secrétaire d'Etat le cadre qu'il mérite, il faudrait la longueur de cet article dont Léon XIII seul doit faire le sujet.

Après les affaires du dehors, les histoires du ménage : et quel ménage que celui du Vatican, où, chaque matin, sans boire ni manger comme on dit, il faut que le Saint-Père ait trouvé vingt-cinq mille francs, pour payer le "platto" de ses cardinaux de curie, ses prélats palatins, sa garde palatine, ses camériers, ses estafiers, ses sommeliers, tout l'innombrable personnel des congrégations dont les bureaux sont chez le Pape.

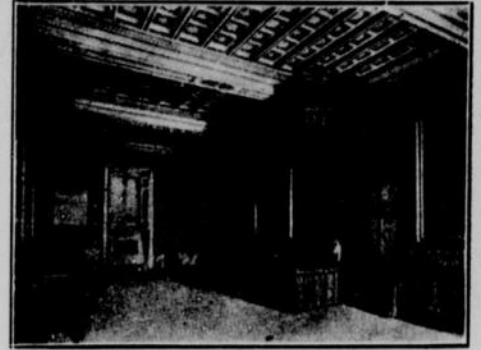
A peine sonné, midi de cette journée, déjà si pleine, si quelque souverain couronné — fût-il de la Triple Alliance — ou quelque homme célèbre, a demandé et obtenu une audience particulière, c'est



Cabinet de travail de Sa Sainteté

le moment où l'un des prélats domestiques introduit le personnage annoncé. Si c'est une tête couronnée, Léon XIII l'attend dans la Salle du Trône, entouré de quelques cardinaux, qui se retirent dans la salle voisine dès que le Souverain est introduit.

Léon XIII, ayant congédié ses visiteurs, s'assied pour déjeuner à une petite table où le cérémonial, pas plus d'ailleurs que l'étroitesse du meuble, ne lui permet de recevoir personne. Personne, non plus, ne se contenterait de la "pagnotta" romaine, du "pecorino" carpinétain et de quelque autre "frittata", qui ne nourriraient pas un pâtre et qui suffisent à ce pontife et à ce vieillard de 92 ans. C'est surtout d'air, son "pabulum vitae", que Léon XIII a besoin, et que, sitôt le "pranzo" dépêché, il va chercher dans les jardins du Vatican. Après quelques pas à travers les grandes salles de son appartement, dès qu'il arrive aux Loges de Raphaël, il monte dans la "portantina" de soie rouge que chargent deux "sediarri". Et ils emportent, à



Salle à manger de Sa Sainteté

travers les galeries de la Bibliothèque et la basse-cour de la Pigna, jusqu'au "Cancello" de la "Zecca", où, pénétrant dans les jardins, il y rencontre sa voiture.

Il n'y a qu'un plaisir qui dépasse, pour ce vieillard, celui de cultiver ses roses,—de belles roses thé, dans un carré que couvriraient bien six mouchoirs,—c'est celui de tendre ses lacets et de faire aux oiseaux de passage, à quelques pas du Chalet Suisse, la chasse au "roccolo" qu'il aimait tant à faire, à Carpineto, aux heureux jours de la jeunesse, quand étaient là, pour vous, Saint-Père, les douces montagnes natales et la liberté d'y courir !

Ainsi distrait, le Pape rentre dans la "Citta Leonina". C'est dans l'unique et vaste pièce de la tour qu'il passe le reste de la journée, à son bureau de travail. Celui-ci est surélevé d'une estrade. On y voit un crucifix, un encrier, une montre-



La tour Grégoriana dans les jardins du Vatican

pendule et la clochette d'argent qui appellera les gens de service quand l'heure sera venue du déjeuner,—l'heure du "pranzo", à deux heures de l'après-midi,—avec deux oeufs sur le plat ; le tout, posé sur une petite table à colonnettes qui avoisine le bureau.

Avec le soir qui tombe sur la ville et qui la dore de ces crépuscules inoubliables dont les ruines de Rome conservent seules la palette idéale et l'inexprimable langueur, la journée du Saint-Père est finie. L'appartement du Pape, d'où le prisonnier mystique et volontaire s'était cru si éloigné dans les vignes et les roses de son jardin pour quelques heures d'illusion vers la vie libre et le plein air, a repris avec le blanc vieillard son inappréciable sujet.

C'est l'heure où, la journée étant finie pour la maison du Pape, endormie déjà, toutes lumières éteintes en cet immense bloc de pierres que le Vatican silhouette dans la nuit, la journée du Saint-Père va se continuer par une longue veille. Le rosaire récité en compagnie d'un prélat assistant, Léon XIII reste seul dans sa chambre. Sur ce port endormi qu'évoque si majestueusement le grand panorama de Rome, le pilote en vigie tient à l'éveil ses yeux perçants dont le sommeil ne voudra pas avant minuit. Quand l'infatigable vieillard se remet devant sa table de travail, toutes les étoiles sont au ciel. Ce sont les mêmes astres dont Ovide salua la splendeur, quand il quitta pour l'exil chez les Seythes la même Rome. Une seule étoile s'est ajoutée à la constellation : c'est celle qu'y fait la petite lampe du Pape, de là-haut, dans la nuit. Elle y brille, la plus lumineuse de toutes, et suffit, avec le providentiel Pontife qui a pris à sa charge l'orientation des sociétés modernes, à diriger de son rayon tremblant le passé vers l'avenir, la vieille Europe vers la jeune Amérique, et l'égoïsme atroce des frères ennemis du siècle vers la charité compatissante des généreux enfants du Christ.

VOYAGEUR.

MON NOUVEAU SÉJOUR

(Pour l'ALBUM UNIVERSEL)



Cette photographie ne donnerait-elle pas la clef de la bluette énigmatique "d'Un Pensionnaire" ?
Photographie LAPRES ET LAVERGNE, coin des rues Saint-Denis et Ontario.

J'habitais, il n'y a que quelques semaines encore, une contrée des plus charmantes. De beaux arbres, une rivière au cours et aux bords pittoresques, une route à faire envie à celles de la France, — ce qui n'est pas peu dire, au témoignage des touristes, — des monastères d'hommes et de femmes, à l'instar de ceux du Moyen-Age, une société intéressante, aimable, enfin un temple où l'éloquence, la musique et le chant luttent à qui mieux mieux, et sont cultivés comme dans les grandes villes ; tout cela, dis-je, était pour moi autant d'attraits qui me renvoyaient cher ce séjour.

Hélas ! pourquoi l'ai-je quitté ? C'est la bonne Providence qui l'a ainsi voulu, dans l'intérêt de ma santé. Sa main maternelle, qui a su toujours me conduire avec douceur jusqu'à ce jour, vient de nouveau de me placer dans un pieux asile, dirigé par des religieuses hospitalières.

Situé tout près de Montréal, aux confins d'une petite ville propre, active, portant le joli nom d'une reine, et très remarquable par la beauté de ses rues en asphalte, si fréquentées des équipages dans les beaux jours, par l'architecture, la sculpture de son église et de son presbytère, par la magnificence de son pensionnat, par la distinction de son parc public, au milieu duquel se dresse fièrement la statue d'un ancien Montréalais, le plus grand homme de guerre peut-être qu'ait produit le pays, — tous travaux dus à l'impulsion intelligente d'un pasteur défunt bien-aimé ; — ce vaste asile — monument qui figurerait avec avantage dans une cité plus grande — est l'œuvre de prédilection et l'objet de la constante sollicitude du zélé curé de notre ville. L'institution est destinée d'abord à recevoir les enfants en bas âge et à leur donner les premières connaissances, puis à recevoir les personnes malades, les prêtres âgés ou infirmes, les familles désireuses de couler leurs jours dans les douceurs de la retraite et de la paix.

Du haut de l'édifice, bordé de galeries superposées qui permettent de voir plus ou moins loin, le spectacle qui se présente aux regards est d'un intérêt varié. D'un côté, c'est la montagne de Montréal, qui s'étend comme un beau rideau de verdure, dont les nombreuses et élégantes villas forment les ornements. Contemplée d'ici, en cette saison de l'automne où le Peintre divin colore les forêts de mille couleurs variées, cette montagne mérite à bon droit le nom de Mont Royal, donné par Jacques-Cartier, je crois.

Entre la montagne et notre demeure, un autre spectacle frappe encore vivement les regards. Nous avons à nos pieds une espèce de "champ de course", où nous voyons courir à l'envi les rapides coursiers du Pacifique et du Grand-Tronc.

Tout près courent aussi, d'une allure plus mo-

deste, il est vrai, les chars urbains de Notre-Dame, de Saint-Jacques et de Saint-Antoine.

Parfois, s'il arrive que tous ces bruyants coursiers passent ensemble, l'on tombe dans l'illusion... et l'on se croit pour un moment dans la tumultueuse métropole des Etats-Unis, je veux dire New-York...

Enfin, un autre point de vue nouveau — le plus vaste des trois — embrasse une très grande partie de la ville de Montréal et de ses alentours. Il dépasse même les limites de la populeuse cité, et va se perdre dans le lointain de la rive sud du Saint-Laurent...

Entrons maintenant dans notre vaste et bel établissement. Remarquons tout d'abord le plan bien ordonné de son intérieur ; voyons comme la menuiserie est toute de bois choisi, comme les corridors sont spacieux, les escaliers faciles, les chambres bien proportionnées, éclairées, comme le tout enfin possède le confort moderne...

Mais la partie la plus intéressante pour tous les hôtes est la demeure du bon Dieu. Ce n'est pourtant qu'une humble chapelle, dont la blancheur des murs, le vert feuillage de quelques plantes forment toute la décoration ; dont la fraîcheur des voix enfantines, soutenues habilement par l'harmonium, constitue tout l'attrait.

Toutefois, située du côté de l'Orient, elle reçoit à flots, par ses nombreuses ouvertures, les rayons de l'astre du jour. Cette belle lumière, jointe à la lumière surnaturelle — encore plus belle — que répand dans l'âme la prière ou la méditation, imprime à ce modeste sanctuaire un charme qui attire et captive...

Où, qu'il fait bon y prier et méditer ! C'est là... que les pieuses filles de la vénérable Mère Youville, directrice de notre asile, aiment à aller se reposer, à se donner de la force et de l'énergie pour continuer l'œuvre excellente qui leur est confiée : le soin et l'éducation des petits enfants. Elles s'encouragent aussi dans leur mission par la méditation de ces douces paroles de notre Seigneur, que l'on voit inscrites sur les murs de leurs salles : "Laissez venir à moi les petits enfants", "Ce que vous faites au moindre des miens, je le tiendrai comme fait à moi-même."

Qu'il me soit permis de répéter ici les réflexions que je faisais, il y a quelques années, au sujet d'une autre communauté de religieuses hospitalières.

Une des choses qui frappent le plus l'esprit du visiteur de l'établissement, c'est la conduite des Soeurs qui le dirigent. Ah ! c'est sous ce rapport qu'on constate la puissance divine de la religion. C'est là le secret des merveilles d'ordre, de travail et d'économie qui s'y opèrent. Ici je me sens impuls-

sant à donner la note juste. Il faudrait avoir pour cela la lumière et la vertu de ces anges gardiens du malade et du malheureux. Quel travail considérable, chaque jour ! Quelle sollicitude continue ! Quelles délicates attentions à l'égard de tous les patients !

Quelle est la mère, j'ose le dire, qui se sacrifie ainsi pour ses propres enfants ? Elle se lasse quelquefois en présence d'une longue et pénible maladie, elle se décourage... La Soeur de Charité ne fléchit pas, elle.

Toujours dans les hauteurs sâubres de la Foi, toujours l'oeil de l'âme dans la lumière divine, toujours le cœur nourri du pain des anges, elle est forte de courage et d'amour. (La Sainte Ecriture dit que l'amour divin est fort comme la mort).

J'imagine que, souvent dans la journée, surtout dans les visites au Saint-Sacrement, la Soeur hospitalière se rappelle les paroles que Notre Seigneur prononcera au jugement dernier en faveur de ceux qui auront pratiqué les œuvres de miséricorde : Venez, les bénis de mon Père, venez prendre possession du royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde. Car j'ai eu faim et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif et vous m'avez donné à boire ; j'étais étranger, et vous m'avez logé ; j'étais "malade et vous m'avez visité", etc., etc., etc.

Où, disons-le hautement, heureux les asiles, heureux les hospices qui ont pour les diriger de pareils guides !

Mais c'est assez sur le sujet.

Je termine donc ici cette faible esquisse de mon nouveau séjour. Si, aux traits dessinés, vous l'avez deviné, mon cher lecteur, je vous invite instamment à venir le visiter, et même à y prendre logis, dans l'espérance que je ne vous aurai pas causé de déception.

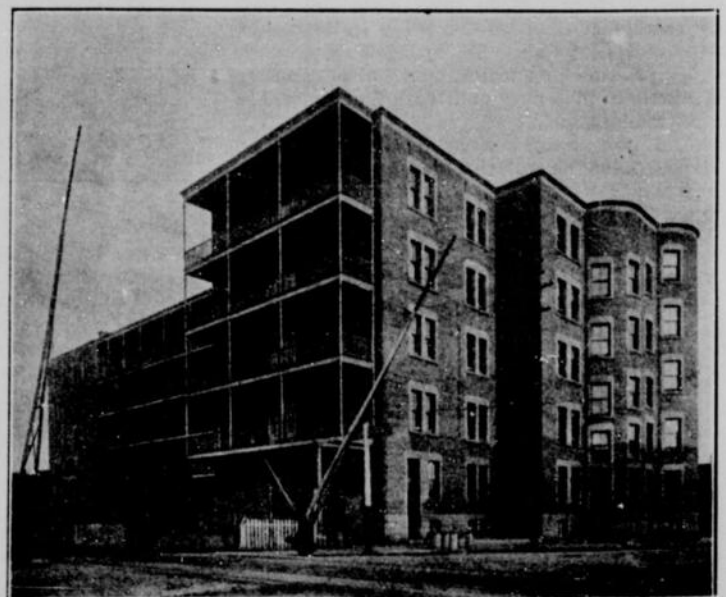
Permettez que j'ajoute encore un dernier mot.

J'ai ouï dire, par "la renommée aux cents bouches", que, dans le courant de ce mois — et bientôt même — un grand banquet sera donné en faveur de notre asile.

Ce sera pour vous, bienveillants lecteurs de l'"Album", une occasion favorable de coopérer à cette œuvre excellente. Vous le savez comme moi, elle est une de celles qui ne peuvent s'accomplir que par un nombreux et généreux concours. Je ne doute pas que les citoyens de notre ville à qui la fortune, l'aisance ou une honnête médiocrité a déjà permis dans le passé de réaliser des travaux si utiles, si grandioses, seront encore les premiers, cette fois, à donner le bon exemple de la générosité.

Inutile de rappeler ici au long les motifs qui parlent en faveur de notre asile. Ce sont, en quelques mots, la religion, la patrie, notre intérêt personnel.

J'ai dit que l'Asile était destiné à recevoir les enfants en bas âge, et à leur donner les premières connaissances. Or, la première des connaissances n'est-elle pas celle de Dieu, celle d'un Etre souverain, qui a fait et ordonné de sa volon-



Cette photographie ne donnerait-elle pas la clef de la bluette énigmatique "d'Un Pensionnaire" ?
Photographie LAPRES ET LAVERGNE, coin des rues Saint-Denis et Ontario.

TROIS GRANDES LEÇONS DE CHOSES

EDUCATIONNELLE



PREMIERE LEÇON DE CHOSES. — Comment on enseigne les grandes lignes de l'Histoire dans les grandes écoles d'Angleterre. On conduit les enfants visiter les monuments historiques. C'est une promenade intéressante et instructive.

SOCIALE



DEUXIEME LEÇON DE CHOSES. — Sa Majesté le roi Edouard VII ne dédaigne pas de saluer profondément ses connaissances lorsqu'elle les rencontre dans le commerce ordinaire de la vie.

ECONOMIQUE



TROISIEME LEÇON DE CHOSES. — C'est encore le roi Edouard VII qui la donne. Il montre à l'univers toute l'importance que les gouvernements devraient attacher à la sylviculture, en présidant lui-même une cérémonie de plantation d'arbres.

té sage et toute-puissante le bel univers que nous voyons ? La première des connaissances n'est-elle pas encore celle d'un Dieu-Sauveur qui a racheté l'homme tombé du prix de sa passion et de sa mort ?

Eh ! bien, ces grandes choses, Dieu veut qu'on les répète à l'enfance, qu'on les inculque à la jeunesse, afin qu'ils les transmettent un jour à ceux qui leur devront la vie, "Narrabis ea", dit-il, "Filiis tuis ; docebis ea Filios ac nepotes". Vous raconterez ces choses à vos fils ; vous les enseignerez à vos enfants et à vos neveux.

Cet enseignement est l'unique source du bonheur de l'individu connue de la société en général.

En effet, dit un auteur, c'est l'éducation religieuse qui assure la prospérité de la famille, la gloire de l'Etat, et la tradition de tous les vrais principes. Elle est la source de toutes les vertus particulières et publiques, et décide en dernier ressort de la destinée des empires. La raison et l'expérience l'ont toujours prouvé. La religion, les lois, l'ordre public ne feront que des établissements fragiles, posés sur un sol toujours mouvant, si l'on n'en a placé les fondements et les racines dans le coeur de la jeunesse ; et la société ne tardera pas à se dissoudre, si elle doit nourrir dans son sein une génération indépendante, indomptée, toujours prête à ruiner les institutions de ses pères, loin de profiter de leur expérience.

Donc, disons-le hautement, chère et première espérance de la Patrie, les enfants élevés dans les asiles catholiques, surtout, seront ses nourriciers par leur travail, ses défenseurs par leur courage, sa gloire, si vous le voulez, par leurs principes et leurs vertus.

"UN PENSIONNAIRE".

EN EAU TROUBLE

Les journaux d'outre-Manche viennent de publier une curieuse information, que je n'ai pas encore vue reproduite, malgré son intérêt, dans la presse française.

Un ingénieur écossais aurait proposé au grand conseil de l'Amirauté un moyen de parer, en grande partie, aux attaques provenant des bateaux sous-marins.

Les expériences vont bientôt commencer. Voici

en quoi consiste le stratagème de ce scotchman :

Contrairement au procédé généralement adopté sur les gros bateaux de guerre qui tiennent à se parer des torpilleurs : de la lumière, de la lumière, encore de la lumière ! notre original s'ingénie, lui, à produire des ténèbres, des ténèbres, encore des ténèbres.

Grâce à un produit dont il garde jalousement le secret, il rend la mer, et cela, paraît-il, dans un rayon de plusieurs milles, si parfaitement opaque, si absolument obscure, que le sous-marin le mieux éclairé n'y voit plus que du bleu (le mot "bleu" étant employé ici dans son acception symbolique). Allez donc naviguer dans une mer d'encre.

Maintenant que j'ai poussé le cri d'alarme, laissez-moi vous conter un vieux souvenir que cet obscurcisseur d'océans vient de mettre en remembrance, comme dit le Caran d'Ache.

C'était en 188*. (Cela ne nous rajeunit pas, comme dit Coquelin cadet dans "le Torrent".)

Par une belle après-midi de je ne me rappelle plus quelle saison, je f'ânais en compagnie du pauvre Sapeck et de Decorl (comme c'est loin, tout ça !).

Soudain, nous tombons en arrêt devant une belle devanture de la rue de Rivoli, où s'abritaient mille appareils à filtrer l'eau.

Il y en avait d'énormes. Il y en avait de tout petits. Et il s'en trouvait d'extraordinairement moyens.

"Entrons !" fit Sapeck avec sa grande simplicité coutumière.

Nous entrâmes, l'air à la fois digne et réservé, notre chapeau à la main.

"Bonjour, monsieur, salua Sapeck ; bonjour, madame ; bonjour, mademoiselle, au cas où il s'en trouverait par hasard dans la société.

—Bonjour, messieurs, s'inclina le commerçant ; qu'y a-t-il pour votre service ?

—Il y a pour notre service, monsieur, que mes amis et moi souhaitons au plus haut point d'être mis au courant du fonctionnement des curieux engins qui émaillent votre devanture.

—Rien de plus simple, monsieur, ce sont des filtres.

—Ah ! vraiment. Et... la destination de ces filtres ?

—Ils servent à filtrer l'eau, monsieur.

—Tiens ! Fort curieux.

—Voyez plutôt."

S'emparant d'un appareil, le boutiquier y versa un liquide innomable, jaunâtre et marécageux, lequel se mit à couler tout de suite, par en bas, pur et clair, telle l'eau de roche.

Et nous d'affecter la physionomie de gens stupéfaits au suprême degré.

Sapeck reprit avec une gravité croissante :

"Mes amis et moi, attendons des sommes relativement considérables du Hanovre. Dès que nous les aurons touchées, notre première démarche sera de voler chez vous, en vue d'acquérir une de ces petites merveilles.

—Bien, monsieur.

—En attendant, donnez-moi pour dix centimes de cette poudre grâce à laquelle vous rendez cette eau si miraculeusement sale."

Ahurissement du digne commerçant.

"Mais, monsieur, si mon eau n'est pas sale, à quoi bon la filtrer ?"

Nos masques se firent de glace, et sévèrement nous primes congé :

"Adieu, monsieur ; adieu, madame ; adieu mesdemoiselles, au cas où il s'en trouverait par hasard dans la société."

Et dire, peut-être, que le ci-dessus ingénieur écossais est plus fumiste à lui seul que nous l'étions tous trois réunis, le pauvre Sapeck, Decorl et votre serviteur.

ALPHONSE ALLAIS.

Le gaz est centenaire, et malgré cet âge, malgré surtout la vitalité de sa redoutable concurrence, il a de longs jours encore à parcourir.

C'est pourquoi l'anniversaire de sa naissance mérite une mention de reconnaissance.

C'est en 1801, à l'occasion de la paix d'Amiens, signée entre la République française et le royaume britannique, que l'usine de James Watt, près de Birmingham, s'illumina soudain de cette clarté nouvelle. A la même époque, une suite d'expériences se poursuivaient à Paris, rue Saint-Dominique, à l'hôtel Seignelay, qu'habitait l'inventeur, Philippe Lebon. Malheureusement chez ce dernier, le gaz se trouvait encore insuffisamment épuré. Les Anglais avaient mis son idée à profit et étaient parvenus à la perfection, pendant que l'inventeur tâtonnait encore.



LA CIGALE
 Valse-ballet
 pour Piano
 PAR G. BACHMANN

Allegro

PIANO *p* *cresc*




(80 = ♩)

mf



legg.



cresc.



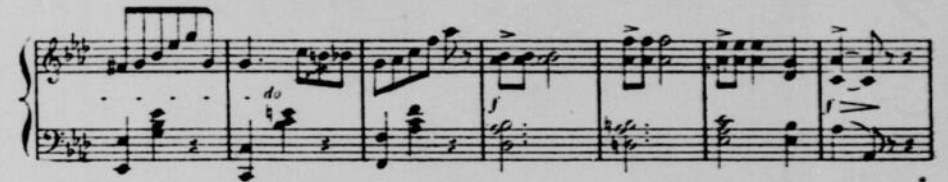
f *p* *legg.*



cre - - - - - scen.



do *f*



mf *cantando* *8*



mf *dim.* *8*



p



lpp.

cre - sca - do

Brillante

f

mf

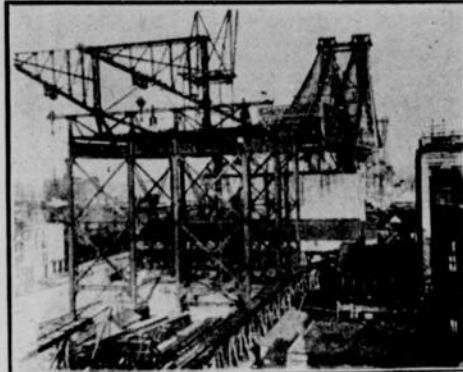
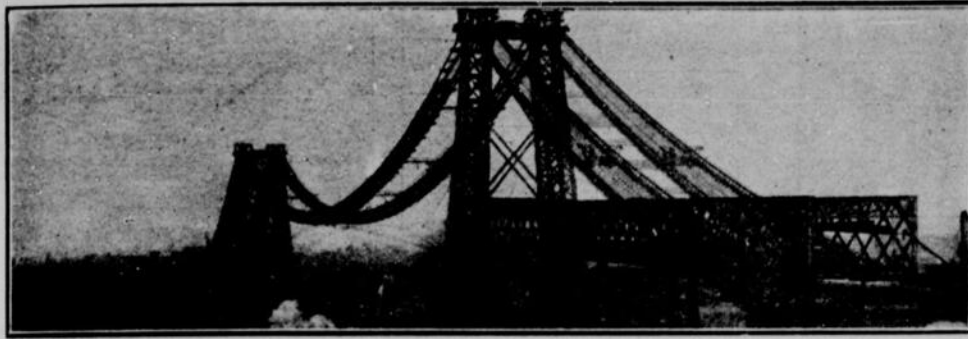
cresc.

f

diligito

mf con gusto

Le grand pont suspendu de New-York



Les journaux quotidiens ont annoncé, il y a quelques jours, la destruction partielle du grand pont suspendu en voie de construction sur le riviè-re de l'Est, à New-York. Nous n'avons rien à ajouter aux détails qu'ils ont donnés de l'affaire, si

ce n'est la photographie même du pont dans toute sa longueur et particulièrement de cette partie qui a été partiellement détruite par l'incendie du clos de bois Dannat et Pell.

PETITE REVUE ILLUSTRÉ

(Suite de la page 699)

chette de vivres, il se mit à en tirer bien facilement des biscuits, du poisson fumé, des fruits, etc., etc.

—Vous avez soif, ajouta-t-il.

Et, d'une bouteille, emmanchée à un tube masqué par sa tunique et raccordé à un baril dans son automobile, Onofroff se mit à traiter les assoiffés au whiskey russe, l'inbuvable vodka. Que c'en fut presque une saoulographie !

Puis le prophète les amena dans la grange où était installée le générateur d'électricité, et là, par un jeu bien connu des praticiens, il s'électrisa au point de lancer des éclairs.

—Vous allez retourner chez vous, leur dit-il d'une voix terrible, au milieu des éclats d'un tonnerre fait avec de grandes tôles d'acier, dissimulées sous le chaume de la couverture et tapées à tour de bras par de gais compères. Allez, ajouta-t-il, en les enveloppant d'une vague hypnotique, et ne cherchez plus le messie avant l'an 2000.

Ayant ainsi dit, Onofroff s'illumina soudain d'éclairs électriques et de feux de Bengale, plana quelque temps dans le vide (retenu par des fils de soie attachés aux soliveaux), puis ayant réintégré son automobile, ffwiit, comme me disait la personne de qui je tiens ce récit, s'éleva dans la grange au milieu des éclairs et du tonnerre, jusqu'à ce que, arrivé à la hauteur des entrails où les mêmes compères l'avaient tiré avec des cordes, il intercepta le courant électrique et laissa les Doukhobors plongés dans une obscurité complète.

—Ho ! chez nous maintenant, dirent d'une voix terrifiée tous ces bons paysans russes, bien convaincus que tout ce-la tenait du miracle et leur venait directement d'Elle. Et ils s'en furent, courant jusqu'à la plus prochaine station où, en se bousculant dans leur désir d'arriver plus vite, ils

prirent d'assaut le premier train qui partait pour leurs villages.

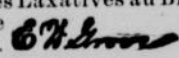
• • •

Mais cette histoire, publiée par les journaux quotidiens, que les Doukhobors n'ont réintégré leurs villages de l'Assiniboia que pour y avoir été ramenés de force par les autorités fédérales ?

Elle peut s'expliquer par le désir chez l'Hon. monsieur Sifton de justifier ce titre de Napoléon de l'Ouest, qui lui a été donné dans le cabinet, ou encore par la crainte chez tous les ministres de voir les conservateurs recourir à un pareil stratagème, s'il était connu, pour renvoyer le parti libéral dans les froides ombres de l'opposition. Dans un cas comme dans l'autre, c'est une injustice criante pour celui qui a trouvé l'idée, pour celui qui l'a négociée et pour celui qui l'a exécutée. Voilà pourquoi j'ai cru devoir donner ma version de l'affaire, version que je tiens de source certaine, à moins que, pour sa facilité d'exécution, je ne l'aie rêvée.

LE REVEUR.

Pour guérir un rhume en un jour

Prenez les Tablettes Laxatives au Brumo-Quinine. Cette signature  se trouve sur chaque boîte, 25c.

CONSEILS UTILES

COMMENT ON MARQUE UN TROUSSEAU.

Beaucoup de nos jeunes lectrices nous demandent quelques renseignements sur la manière de marquer les différentes pièces de leur trousseau.

L'Album, qui s'occupe un peu de tout, a fait varier la disposition des marques et leurs formes, et bien qu'une jeune fiancée ne devra pas broder son

linge comme celui de sa mère ou de sa grand'mère le fut jadis. Autrefois, on numérotait les paires de draps afin de pouvoir les appareiller et faire servir chaque paire à tour de rôle, les douzaines de torchons, d'essuie-mains, de serviettes de toilette étaient également numérotées ; aujourd'hui, on a tout à fait abandonné ce système, on se contente de broderies ou de marques. La marque en fil rouge doit toujours se mettre dans un endroit peu apparent. Les initiales brodées se placent au contraire dans un endroit plus en vue. En général, la marque se met de manière à avoir la lisière à gauche, ceci pour les torchons, les serviettes, essuie-mains ; les draps de dessous ont marqués aux pieds, la lisière à gauche, les taies d'oreiller ordinaires sont chiffrées sur l'ourlet qui retient les boutons, toujours pour dissimuler le plus possible la marque au point de croix, au point de chaînette ou les marques au points de fantaisie ; les gilets de lanière, les camisoles se marquent en bas et sur l'ourlet, les pantalons et les jupons à l'intérieur de la ceinture.

Ceci dit pour les personnes qui ne savent pas broder ou qui ne veulent pas faire chiffrer tout leur linge par une brodeuse, ce qui, lorsque le trousseau est assez important, représente une somme souvent rondelette.

Tous les jolis trousseaux sont brodés, le linge de cuisine, d'office et le linge de maison des domestiques est seul marqué au point de croix, toutes les autres pièces sont ornées d'initiales ou de monogrammes brodés. Le linge de maison est marqué des initiales des noms de famille de chacun des deux époux, le nom de la femme suivant celui de son mari. Le linge de corps est marqué de l'initiale du prénom suivi de l'initiale du nom. La jeune épouse doit avoir son linge personnel chiffré du nom de famille de son mari.

Le genre des marques dépend un peu du goût de chacune. Certaines personnes adoptent le même chiffre agrandi ou réduit pour toutes les pièces du linge de maison ; d'autres au contraire préfèrent diverses formes de lettres pour chaque service. On ne fait plus les initiales fleuries pour les draps, on vent de grandes lettres simples et nettes, mais joyeusement brodées et enjolivées de points de sable ou de points de fantaisie ; elles seront droites, gothiques ou anglaises, au choix. On les place au milieu de la partie qui est rabattue sur la couverture, le pied des lettres du côté de l'ourlet. Les initiales des taies d'oreiller se font assorties à celle des draps mais plus petites ; on les brode soit au milieu, soit dans le coin en haut et en bas ; dans ce cas on en marque six à droite et six à gauche, de façon que les initiales se trouvent toujours au milieu du lit.

Le trousseau féminin doit être brodé de lettres fines et légères ayant de un à deux centimètres de haut. Le nom mis en entier ne se fait plus que pour les mouchoirs et bien peu ; on lui préfère les initiales séparées ou les monogrammes, fort prisés maintenant. Les chemises se brodent devant et légèrement à gauche, celles à barrettes se chiffrent au-dessous de cette dernière ; les pantalons ordinaires sont brodés sur la ceinture, un peu à gauche du milieu du devant ; les très-élégants ont des initiales sur le bas de la jambe gauche, au-dessus de la garniture. Les camisoles à col rabattu ont le chiffre sur le coin gauche du col, pour les autres formes on le met au-dessous des plis ou des entre-deux, ceci toujours à gauche ; il en est de même pour les chemises de nuit. Les mouchoirs ont des lettres très petites, les grandes initiales sont seules mises sur le linge de confection fort ordinaire.

PENSÉES HUMOURISTIQUES

Les bêtes ne sont pas si bêtes qu'on le croit : elles n'ont ni avocats ni médecins.

Au poing qui se ferme pour combattre, je préfère la main qui s'ouvre pour donner.

La crainte de passer pour injuste suffit pour pousser un honnête homme à faire une injustice.

PARTOUT.

Allez où vous voudrez, on vous dira que le BAUME RHUMAL est le remède suprême contre la toux, le rhume, la bronchite, la coqueluche.

**ELLE SUPPORTA
PATIEMMENT
L'OPPROBRE**

Triste lettre d'une femme dont le mari menait une vie dissipée
Comment elle le guérit avec un remède secret.



"Pendant des années j'ai supporté l'opprobre, la souffrance, la misère et les privations dus aux habitudes d'ivrognerie de mon mari. Entendant parler de votre merveilleux remède pour la guérison de l'ivrognerie, que je pouvais donner secrètement à mon mari, je résolus de l'essayer. Je m'en procurai un paquet que je mêlai à ses aliments et à son café, et la médecine étant sans odeur et sans goût, il ne sut pas à quoi il devait d'être si rapidement soulagé de sa rage pour la boisson. Il commença bientôt à engraisser, l'appétit pour les mets solides lui revint, il s'attacha tout à fait à la maison et nous avons maintenant un intérieur joyeux. Une fois qu'il fut radicalement guéri je lui appris ce que j'avais fait, et il confessa que mon action avait été son salut, n'ayant pas l'énergie de se réformer de son propre mouvement. Je conseille chaleureusement à toutes les épouses affligées comme je l'ai été de faire l'essai de votre remède."

ECHANTILLON GRATUIT Un paquet échantillon de la Tasteless Samaria Prescription envoyé gratis avec directions complètes sous enveloppe ordinaire cachetée. Toutes lettres considérées comme un secret sacré. Incluez timbre pour réponse. Adresse: The Samaria Remedy Co., 24 Jordan St., Toronto, Canada.

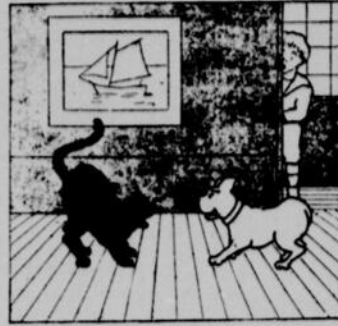
SAVON BABY'S OWN

Le Bébé jouit de son Bain
parfaitement bien, et son sommeil est plus réconfortant quand vous faites usage du

SAVON BABY'S OWN
Il amollit et adoucit toutes les peaux irritées, les conservant saines et fraîches. N'employez pas d'imitations pour le bébé.
ALBERT TOILET SOAP CO., MFRS
MONTREAL

ON MANGE BIEN CHEZ LES LAGAFFE.
Dans une réunion, pendant que les messieurs sont au fumer, les dames bavardent au salon. La conversation tombe sur les petits défauts des divers maris.
—Le mien, dit Mme Lagaffe, n'a fort peu de défauts. Il ne boit pas, il ne joue pas, il n'est pas sorteur.

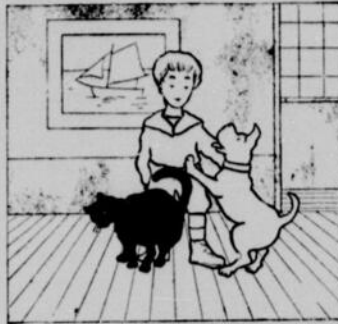
ENTRE CHIEN ET CHAT OU LE TEMPS PERDU



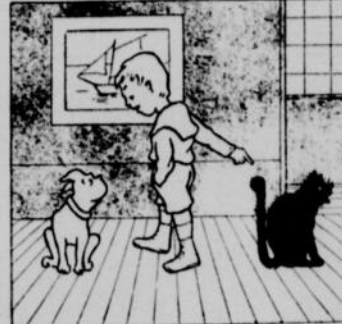
—Allons! Voilà Azor et Minet de nouveau en délicatesse!



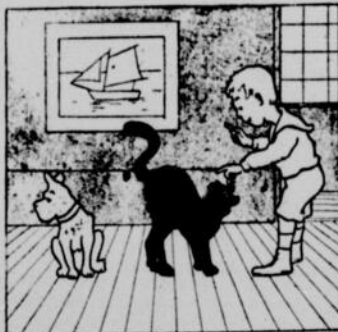
—Et toi, Azor, si tu touches un poil de Minet, je te change en chien de faïence!



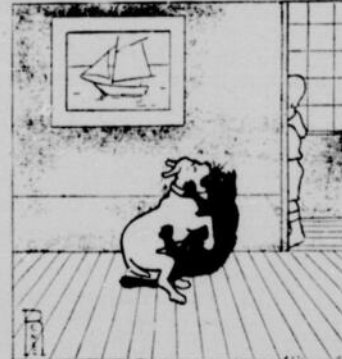
—Eh bien! qu'est-ce qu'il vous prend? Vous n'allez pas vous manger le nez?



—Je leur ai fait une peur à tous les deux!



—Toi, Minet, si tu bouges, je te prends ta fourrure pour en faire un manchon à maman.



—Et maintenant, je pars tranquille, sûr qu'ils vont rester les meilleurs amis du monde!

—Est-ce qu'il fume? demanda une autre dame.
—Très peu. Cependant, il aime fumer un cigare après un bon dîner, mais voilà plus de trois mois qu'il n'a pas fumé.
Toute la société se mit à rire, et Mme Lagaffe se demanda pourquoi.

AMERICANISME.

Mackay, le milliardaire américain, mort il y a peu de temps, se trouvait un jour en chemin de fer avec un ami, M. Smith.
Ce-ci lui proposa une affaire qui lui plut énormément.
L'on sait que le coup d'oeil de ces gros bonnets de la finance est rapide, et qu'ils ne tergiversent pas longtemps quand une affaire leur convient.
—A combien estimez-vous le capital nécessaire à cette entreprise? demanda Mackay.
—A quatre cent mille dollars.
—C'est bien ce que je pensais, dit Mackay. Retournez à New-York et mettez la chose en train.
—Mais l'argent?
Mackay chercha dans sa valise. Il

avait bien une de ces plumes perpétuelles que les Américains appellent "plumes-fontaines", mais pas le moindre morceau de papier.
Un Américain n'est pas embarrassé pour si peu.
Il ôta sa manchette et écrivit dessus:
"Payez, à l'ordre de M. G. Smith, la somme de quatre cent mille dollars."

Puis il y ajouta le nom de son banquier et signa.
A la première station, M. Smith descendit en emportant la précieuse manchette. Il monta dans un train qui allait en sens contraire, et quelques heures après, se présentait avec la manchette chez le banquier, qui n'hésita pas à payer les quatre cent mille dollars.
On peut affirmer, sans hésitation, que personne, quelle que soit la finesse de son linge, n'a jamais eu en sa possession une manchette aussi précieuse.

LE VOULEZ-VOUS?

Voulez-vous guérir votre rhume? Employez le BAUME RHUMAL, le seul remède véritablement efficace.

LE SALON DE MODES
de Mlle EVA ROUTHIER
1477 rue Sainte-Catherine
Est toujours rempli de toutes sortes de beaux chapeaux.
Votre visite sera hautement appréciée.
21-1

Votre Buste **Gratis**
DEVELOPÉ DE
SIX POUCES

LE SECRET D'UN TRÈS BEAU BUSTE ET D'UNE FIGURE PARFAITE
Vous sentez-vous dépourvue de la rotondité qui convient à une belle figure? Les mensurations de



vos bustes sont-elles ce qu'elles doivent être? Constatez-vous des vidés au-dessus et au-dessous du sommet du sternum? Quoiqu'il vous manque pour avoir une forme parfaite, la nature vous le donnera, si vous faites usage de la

méthode **MOLDENE**. Une demande faite par vous à la Cie de Toilette Moldene, de Toronto, vous vaudra gratis un paquet cacheté dans une enveloppe ordinaire, qui vous donnera toutes les informations nécessaires pour pouvoir augmenter, dans la solitude de votre chambre, la périphérie de votre buste de six pouces en peu de temps; ainsi que de développer et de rendre parfaites toutes les parties de votre corps. Envoyez 4 centimes en timbres-poste pour affranchissement.

MOLDENE TOILET CO., TORONTO, CAN.

"Une des 55 bonnes choses"

Viande Hachée
(MINCE MEAT)
de Clark.

Pour tartes et patés—Prête à employer—Fait de viandes choisies et d'épices fraîches.

Mélange expérimenté.

Parfaite.
Vendue en boîte, par tous les épiceries.

Fait des tartes comme maman les faisaient!

Connaissez-vous les délicieuses Fèves au Lard de Clark?

THE OPTICAL AND ENGINEER'S SUPPLY CO.
R. DE MESLE, GÉRANT,
1628 rue Notre-Dame
JUMELLES pour le théâtre
JUMELLES pour la campagne
JUMELLES pour la marine
TELESCOPES terrestre et céleste
LENTILLES et **VERRES GROSSISSANTS** de toutes sortes
MICROSCOPES et accessoires

CORSINE



Developpant la
FORME et le BUSTE
NOUS ENVERRONS GRATUITEMENT

Notre Livre EN FRANCAIS sur le Développement de la Forme et du Buste, sous enveloppe ordinaire cachetée, à toute femme qui nous le demandera par lettre contenant trois timbres-poste de 2 cts. Le **Système Français de Développement du Buste** inventé par Madame L. Thora est un simple traitement chez soi garanti pouvoir augmenter le buste de six pouces. Corsine fait aussi disparaître les inégalités du cou et de la poitrine. Ce sont des femmes qui répondent à toutes les lettres qui restent secret sacré. Nous ne divulguons jamais aucun nom. Notre livre est admirablement illustré de portraits, attestant les parfaits résultats du traitement Corsine.

Demandez le LIVRE (GRATIS) et envoyez 6 cts. de timbres-poste à

The Madame L. Thora Toilet Co.,

TORONTO ONT

MADAME L. THORA
DÉFIEZ-VOUS DES GENS PEU SCRUPLEUX QUI ONT COPIÉ NOTRE
LIVRET ET QUI IMITENT NOS ANNONCES

Theatre National Français

1440 SAINTE-CATHERINE

Tel. Bell Est 1736 Tel. Marchands 520

SEMAINE DU 17 NOVEMBRE 1902

DRAME ROMANTIQUE

Le Cavalier de France

ou le capt. Huguenot

PAUL CAZENEUVE dans "René," Mlle AUDIOT dans "Gabrielle," IRMA PERROT dans "La Duchesse," J. P. Fillon dans "Locust," E. HAMEL dans "Ismaël."

Prix, Matinées, - 10, 15, 20, 25c

Prix, Soirées, - 10, 20, 30, 40c

J. BRUNET

Atelier de Marbre et Granit

Demandez nos prix avant de placer vos commandes ailleurs.

Bureau et Atelier: Côtes des Neiges

MONTREAL

Téléphone Bell Up 1466.

Connexion gratuite pour Montréal

BREVETS D'INVENTION CANADA ETRANGER

BEAUDRY & BROWN

Ingénieurs Civils et Arpenteurs

107 Rue Saint-Jacques, MONTREAL

W. H. D. YOUNG

L. D. S., D. D. S.

CHIRURGIEN-DENTISTE

1694 rue Notre-Dame, Montréal

TÉL. MAIN 2515.



GRATIS
Un livre très sérieux sur les maladies des nerfs et une bouteille échantillon de notre remède sont envoyés gratuitement à ceux qui en font la demande, aux pauvres surtout.

KENIG Med. Co., 49, rue Franklin, Chicago.

En vente chez les pharmaciens: \$1.00 la bouteille, 6 pour \$5.00



Remède sûr et efficace pour enlever promptement, et sans douleur, les Cors, Verrues et Durillons. Énergique, Inoffensif et Garanti. Envoyé par la poste sur réception du prix, 25c. A. J. LAURENCE, Pharmacien, Montréal.

PLUS DE CORS AUX PIEDS!



LE FINANCIER ET LE SAVETIER.

Ou méfiez-vous de La Fontaine.

Un financier ayant vu, dans une fable de La Fontaine, que les pauvres savetiers sont heureux, proposa à l'un d'eux de changer son sort avec le sien. Le pauvre homme accepta et le riche monsieur prit sa place.



Mais alors, adieu sa tranquillité d'autrefois. Le financier se réveillait, la nuit: Mangerait-il le lendemain? Arriverait-il à payer son terme? Et s'il devenait malade, qui l'aiderait?



Bref, le financier devint si maigre et si triste qu'il alla retrouver le savetier et lui dit: "Rendez-moi mes millions et mon bonheur, et reprenez votre échoppe et vos ennuis." Mais le savetier lui répondit: "Flûte!"

On parle de X... dont le culte pour sa propre personne confine à l'idolâtrie.

—C'est au point, dit quelqu'un, que chaque mois il s'offre à dîner dans un grand restaurant, tout seul, afin de resserrer les liens qui l'unissent à lui-même.

LA GUERRE... LA GUERRE...

En guerre contre la toux, le rhume, la bronchite. Le BAUME RHUMAL est une arme terrible contre tous ces gens-là.

Victime du devoir ou la fée inspiratrice



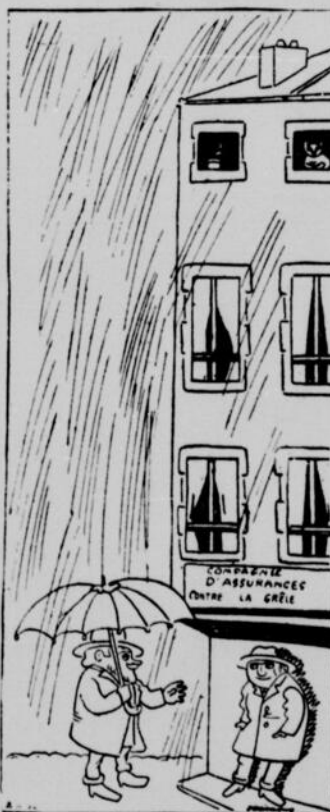
ELLE. — Comment, fainéant, pas moyen de te faire travailler; plus de deux jours que tu n'as pas fait un iota, c'est-il permis d'être paresseux à ce point-là?

LUI, à part. — En effet, je suis bien fautif; allons travailler, elle a raison, ma femme.



LUI. — Qu'est-ce que je trouverais bien de très drôle, aujourd'hui?...

A L'ABRI



—Toi tu ne crains pas l'eau, tu es couvert par un parapluie!

—Et toi, tu ne crains pas la grêle, tu es couvert par une assurance!

UN METIER DUR.

—Est-ce que l'écriture est d'invention ancienne? demandait Bétantou à un savant de ses amis.

—Oh! oui, répondit celui-ci, son usage se perd dans la nuit des temps. On a commencé d'abord par écrire sur de la pierre.

—Fichtre! dit Bétantou, je n'aurais pas voulu être facteur à cette époque-là.

RIPANS

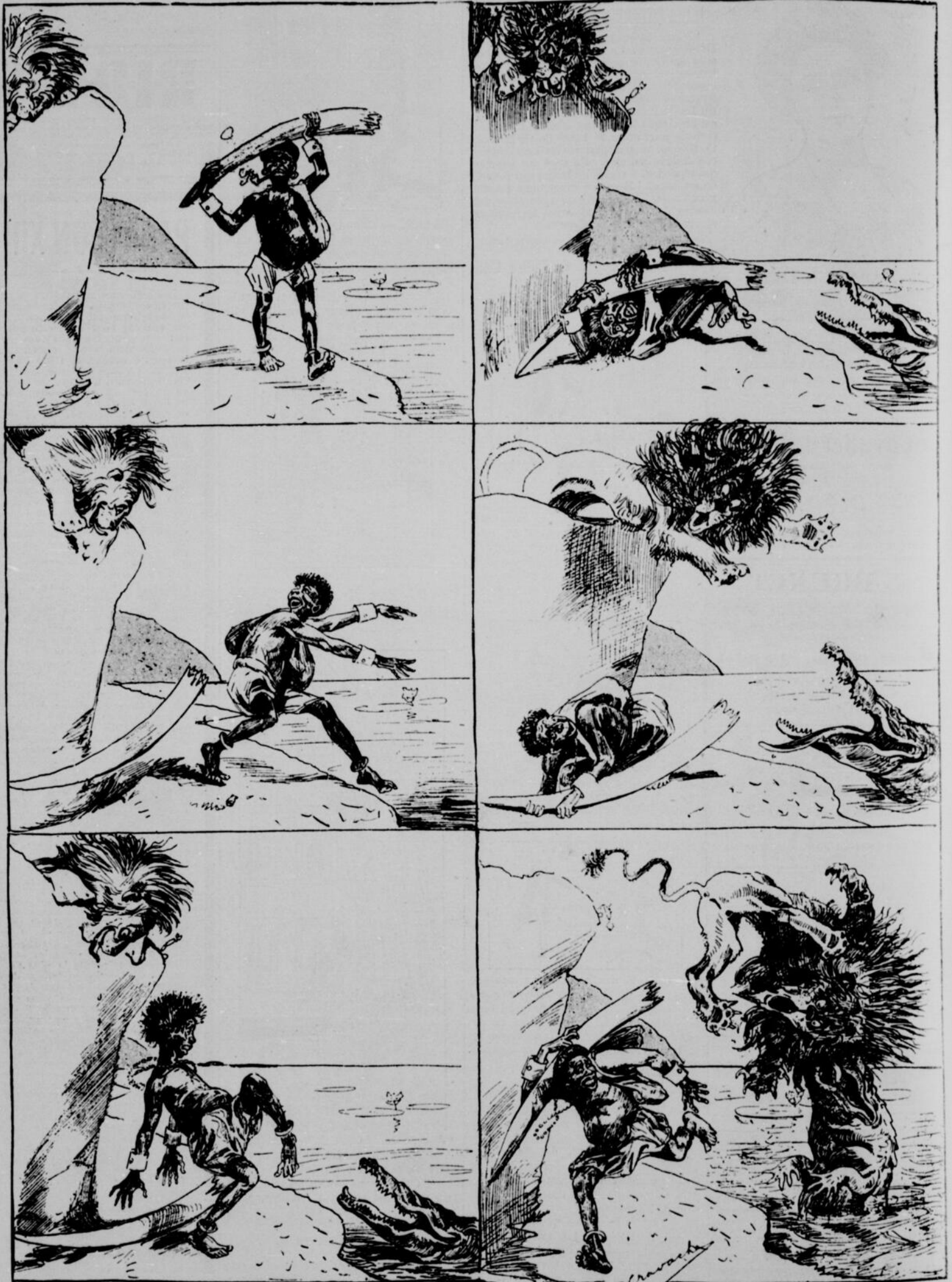
Il n'y a presque pas de maladies qui ne puissent être soulagées en prenant de temps à autre une Tablette R-I-P-A-N-S. En vente chez les pharmaciens. Le Paquet à cinq centimes suffit pour une occasion ordinaire. La bouteille de famille, 60 cents ne contient assez pour un an. 12 n

PAPE LEON XIII

Les meilleurs artistes du pays préparent, depuis plusieurs mois, ce magnifique tableau. Rien n'a été épargné pour le rendre parfait et convenable dans tous les moindres détails. Sur le coin supérieur, à gauche, se trouve une vue du Vatican à Rome. Sur le coin supérieur, à droite, se trouve un portrait de la cathédrale St Pierre de Rome, la plus grande église du monde. Entre les deux se trouve la tiare portée par le Souverain Pontife. Au centre du portrait, encadré par une grande arche imposante, se trouve un portrait du Pape Léon XIII, d'après sa plus récente photographie, ayant une expression souriante et heureuse. De chaque côté de l'arche, se trouve le catéce; au-dessous, des chandeliers contenant des chandelles allumées. Au bas de l'arche, à gauche, se trouve l'insigne du pape et, à droite, l'ostensoire. Au-dessous de ceci et supportant l'arche, des deux côtés, se trouvent deux figures d'anges. Au-dessous de la photographie se trouve un rocher sur lequel est gravée une croix, avec au-dessous, les mots: "Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre Elle". Ceci convient surtout aux vrais croyants, car le Pape est le descendant direct de Pierre à qui ces mots furent dits, et qui est désigné dans les Saintes Ecritures comme le rocher. Dans le roc, se trouve gravée une croix, l'emblème de la véritable église, ce qui démontre que l'église est bâtie sur un rocher, et ne peut être ébranlée. Sous le rocher se trouvent deux clés en croix jointes à un rosaire, ces objets surmontent une tablette portant les mots: Pape Léon XIII, en beaux caractères. Sur l'un des côtés de la tablette, sont représentées les portes du paradis, qui sont ouvertes à tous les vrais croyants, et de l'autre côté, sont celles de l'enfer, qui, de même, sont fermées à tous les vrais croyants. Il y a beaucoup d'autres et très beaux symboles appropriés, dans cette reproduction artistique, telles que fleurs, encensoirs, etc., c'est en tous points la plus travaillée et la plus coûteuse des reproductions qui ait jamais été imprimée, et elle aura, sans nul doute, une vente énorme. Toute famille catholique en voudra une, et chaque véritable catholique accomplira une bonne action en portant l'existence de cette oeuvre à la connaissance de ses amis. Elle a été approuvée par plusieurs membres prominentes du clergé et elle ne peut donner que de la satisfaction. Les agents feront certes une belle récolte, s'ils commencent à prendre des commandes sans retard. Qu'il n'y ait pas d'atermoiements. Commencez sans retard. Echantillon, 25 cents, 3 pour 50 centimes, 9 pour \$1.00, 50 pour \$5.00 ou 100 pour \$9.50, port payé

JAS. LEE,
622 Omaha Building,
CHICAGO, ILL. 18-n

L'HUMOUR COSMOPOLITE



NE DÉSESPÈRE JAMAIS ! — (Conte Nègre)